



BABEL

08 JUIN 2012 - 14 JANVIER 2013

Palais des Beaux Arts de Lille

DOSSIER DE PRESSE

SOMMAIRE

Informations	p 1
Communiqué de presse	p 2
Repères chronologiques	p 3
Propos de l'exposition	p 5
Les œuvres (sélection)	p 8
Muséographie	p 16
Biographies des artistes exposés	p 17
Autour de l'exposition	p 23
Liste des œuvres	p 24
Images disponibles pour la presse	p 28
Communiqué de presse exposition « Fables du paysage flamand au XVIe siècle - Bosch, Bles, Brueghel, Bril »	p 29

PALAIS DES BEAUX-ARTS DE LILLE

Direction

Alain Tapié, Conservateur en chef du patrimoine

Commissariat de l'exposition Babel

Régis Cotentin, chargé de la programmation contemporaine

Muséographie

Jean-Marie Dautel, Attaché de conservation,
avec la collaboration de Philippe Baron

Cette exposition est organisée par la Ville de Lille / Palais des Beaux-Arts, dans le cadre de FANTASTIC / lille3000.
Elle a été réalisée grâce au mécénat du Crédit du Nord, d'Avenir Public et d'Air liquide, et en partenariat avec Let's Motiv.

INFORMATIONS

Exposition BABEL visible du 8 juin 2012 au 14 janvier 2013, au

Palais des Beaux-Arts de Lille

Place de la République - 59000 LILLE

www.pba-lille.fr / 33 (0)3 20 06 78 00

Horaires : ouvert le lundi de 14 h à 18 h et du mercredi au dimanche de 10 h à 18 h.

Fermé le lundi matin et le mardi toute la journée.

Tarifs

Du 8 juin au 5 octobre, exposition seule : 5 € / 3 €

Du 8 juin au 5 octobre, exposition Babel + collections permanentes : 8 € / 5 €

Du 6 octobre au 14 janvier : billet unique pour l'ensemble du musée : 9€/6€ (**collections permanentes**, expositions « Babel » et « Fables du paysage flamand au XVIe siècle - Bosch, Bles, Brueghel, Bril »)

et en vente sur www.fnac.com

Application mobile gratuite pour iPhone et Android disponible sur AppStore et Google Play.

En partenariat avec Audiovisit.

Catalogue d'exposition

Editions inventit, format 24,5 x 28 cm, 88 pages, 65 illustrations, 12 € TTC

Textes de Jean-Claude Carrière, Alain Tapié, Régis Cotentin et Jean-Marie Dautel

CONTACT PRESSE

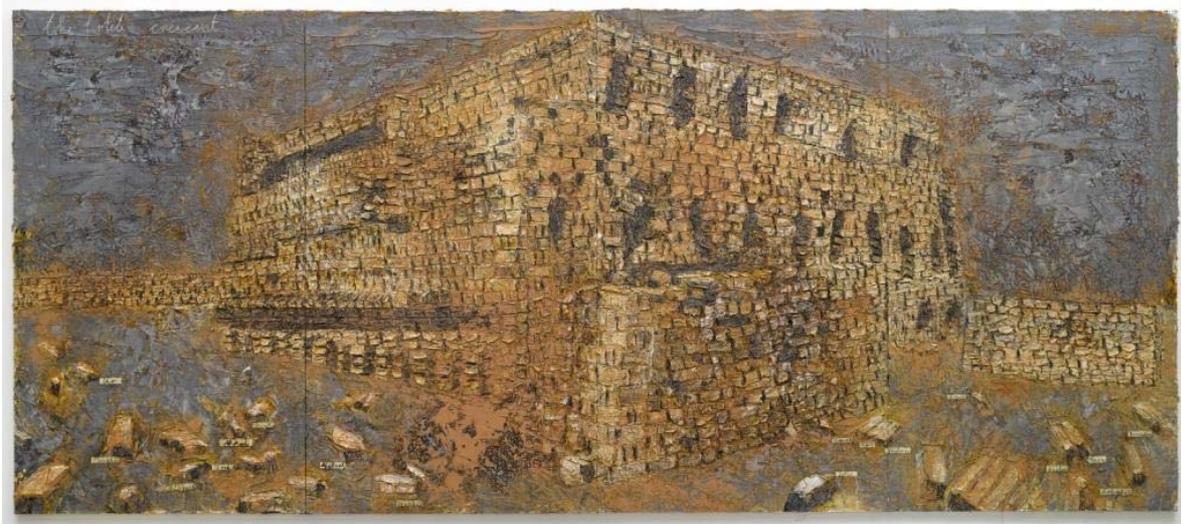
Mathilde Wardavoir

Palais des Beaux-Arts de Lille

33 (0)3 20 06 78 18

mwardavoir@mairie-lille.fr

COMMUNIQUÉ DE PRESSE



Anselm Kiefer, *The Fertile Crescent*
© Essl Museum / Ulrich Ghez / Galerie Thaddäus Ropac, Paris - Salzburg

Le Palais des Beaux-Arts de Lille a choisi de mener à bien en 2012 une exposition d'envergure internationale "Fables du paysage flamand au XVIe siècle - Bosch, Bles, Brueghel, Bril". En correspondance avec cette exposition, **"BABEL" est la première exposition exclusivement contemporaine sur le thème de la Tour de Babel**, la plus célèbre allégorie architecturale.

"BABEL" présente un ensemble de **85 œuvres** (peintures, photographies, sculptures, installations, films et planches originales de bande dessinée) qui illustrent les multiples facettes du mythe babélien dans l'art contemporain. Respectant l'évolution du récit biblique, cette sélection compose avec la symbolique de la Tour, de son édification à sa destruction. Du peintre allemand **Anselm Kiefer** aux artistes anglais **Jake et Dinos Chapman**, les allégories présentes illustrent les épisodes de la Genèse en résonance avec notre monde d'aujourd'hui. Le chantier de la Tour, le châtement divin, la confusion des langues et la dispersion des peuples sont revus sous l'angle de l'histoire contemporaine. L'exposition se présente ainsi en 4 sections, «la Tour comme montagne organique», «La Tour des langages», «Les fictions de Babel» et «Le tragique de Babel».

L'engouement actuel pour la Tour de Babel répond à celui du XVIe siècle flamand. Multipliant les références à l'histoire de l'art, les artistes offrent des visions renouvelées des peintures de Brueghel, Cleve, Valckenborch, Verhaecht, et Momper. Dans la peinture et la photographie de grand format, dans le cinéma d'anticipation et la BD, les Babel contemporaines et futuristes sont représentées comme des architectures organiques, à travers lesquelles, comme en miroir, nous reconnaissons notre vanité, l'orgueil de nos actes et la part d'insensé de l'ambition humaine. Dans cette perspective morale et philosophique, l'expression contemporaine formule avec l'image de Babel une critique de la volonté de puissance.

A l'exemple des tours de la Renaissance flamande, dont le dessin fourmille de détails qui fusionnent l'architecture de la Rome antique à celle des grands chantiers des cathédrales, l'immense richesse formelle et graphique des visions contemporaines de Babel condense les références anciennes, modernes et actuelles qui produisent un effet de vertige dans le temps et dans l'espace.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

Babel-Babylone

"L'endroit où ils bâtirent la tour s'appelle maintenant Babylone, par suite de la confusion introduite dans un langage primitivement intelligible à tous : les Hébreux rendent "confusion" par le mot BABEL." - Flavius Josèphe (Antiquités judaïques, Chap. IV, 3, 93 ap. J.-C.)

Dans la Bible, Babel désigne la Tour et la ville construites par les descendants de Noé par crainte d'un nouveau Déluge. La plaine de Shinéar où s'édifie Babel désignerait la région de Sumer en Mésopotamie. Les matériaux de construction, la brique et le bitume, sont ceux des architectures mésopotamiennes. L'allégorie de la Tour est sans doute inspirée de la Ziggurat de Babylone, l'Etemenanki, "La maison du fondement du ciel et de la terre", qui permettait au dieu Marduk de descendre parmi les hommes et au roi de s'élever jusqu'à la divinité. A l'image de Nabuchodonosor II qui au plus fort de son règne entreprend de magnifier Babylone, Nemrod, en tant que souverain dans la Genèse, est considéré comme l'architecte de la ville et de la Tour de Babel. Associés l'un et l'autre dans l'interprétation du mythe, ils représentent l'orgueil et la vanité du pouvoir.

Avant J.-C.

XVIIIe s. L'un des plus anciens textes de l'humanité **L'Epopée de Gilgamesh** de l'Ancienne Mésopotamie (Irak moderne) comprend l'un des premiers récits du Déluge.
Le Code du roi **Hammurabi** est la première tentative au monde de codifier par un système de lois la vie d'une société.

604 **Nabuchodonosor II** règne sur le plus vaste empire de la Mésopotamie. Babylone est au centre du monde. Le faste de la capitale connaît son apogée avec les grands travaux de construction et de restauration de la **Porte d'Ishtar**, des **jardins suspendus**, du **Temple de Marduk** et de la **Ziggurat Etemenanki**, qui inspire le mythe de la Tour de Babel. Ces chantiers exigent une main d'œuvre importante qui rassemble les peuples de la Babylonie et ceux des régions voisines en une seule communauté d'ouvriers. L'empire néo-babylonien comprend alors la Mésopotamie, la Syrie, les cités phéniciennes et la Palestine, d'où sont déportés les hébreux.

586 Nabuchodonosor assiège Jérusalem, met à sac le Temple de Salomon et emmène les juifs en captivité. **L'Exil à Babylone** correspond à la **première diaspora**. Le peuple juif découvre la gloire de Babylone. "Babylone a été une coupe d'or dans les mains de Dieu. Les nations ont bu de son vin. C'est pourquoi les nations continuent d'agir follement." (Jérémie, 51:7) Dans la Bible hébraïque (**Tanakh**), Babylone est le symbole de l'orgueil des puissants du monde. Dans le Livre d'Esaië, Dieu ne condamne pas seulement la construction de la ville et de la Tour mais le mépris des responsables du chantier de Babel pour la vie des hommes.

460 Le "Père de l'Histoire" Hérodote (vers 484 - vers 420) visite Babylone. Dans ses Histoires (I, 181), il décrit la Ziggourat de Babylone. La Renaissance réhabilitera son œuvre. Sa description devient le modèle des représentations de la Tour de Babel des artistes flamands.

538 Selon le chapitre 5 du **Livre de Daniel**, le prince de Babylone, **Balthazar**, fils de Nabuchodonosor "organisa un banquet en l'honneur de ses mille dignitaires [...] et ordonna d'apporter les coupes d'or et d'argent" du Temple de Salomon, ramenée de Jérusalem lors de l'Exil à Babylone. Pendant que tous "se mirent à louer les dieux d'or, d'argent, de bronze, de fer, de bois et de pierre", la main de Dieu inscrit sur le mur une sentence qui présage de la chute de Babylone. Historiquement, Cyrus II dit le Grand, fondateur de l'Empire de Perse prend Babylone et libère les juifs.

331 **Alexandre le Grand** entre dans Babylone. Il commande la restauration du Temple de Mardouk qui tombait en ruine. En 323, à l'âge de trente deux ans, il meurt selon la légende un exemplaire de l'Illiade à la main. Il ne voit pas la fin des travaux. La Tour reste inachevée.

Après J.-C.

Rome

Après s'être imposé dans la seconde moitié du IIe millénaire av. J.-C. dans tout le Proche-Orient, le babylonien demeure à l'heure des Ecritures la langue officielle des échanges diplomatiques et culturels de l'Iran à l'Egypte. Après la chute de Babylone, la capitale mésopotamienne demeure dans les esprits le centre mythique de l'Antiquité orientale, jusque dans son effacement sous les décombres. Au Ier siècle de notre ère, Pline l'Ancien rapporte encore dans son "Histoire naturelle" (VI, 30) que le Temple de Marduk subsiste parmi les vestiges. Au cours des siècles suivants, la Tour est démantelée petit à petit pour construire les villes et villages alentours. L'Etemenanki n'est plus que ruine, mais les sages ne l'abandonnent qu'à la fin du Ier siècle/début du IIe siècle, quand plus rien ne subsiste de son aura mystique.

Ier siècle Dans l'**Apocalypse** de Saint Jean l'Evangeliste du **Nouveau Testament**, Babylone désigne la Rome impériale, qui persécute les chrétiens et détruit le Temple de Jérusalem en 70. Désignée comme "la mère des prostituées et des abominations de la terre", Babylone exhibe un luxe contraire à l'humilité prônée par les Evangiles. "Et je vis une femme, assise sur une Bête écarlate couverte de titres blasphématoires et portant sept têtes et dix cornes. La femme, vêtue de pourpre et d'écarlate, étincelait d'or, de pierres précieuses et de perles; elle tenait à la main une coupe en or, remplie d'abominations et de souillures de sa prostitution (Livre de l'Apocalypse, 17:3-4)

Moyen Âge

Bien que Jérusalem en occupe le centre, les cartes du Moyen Âge préservent à Babylone une place centrale sur l'axe allant de la Ville Sainte à l'Inde. La gloire des cathédrales, qu'à l'esprit nous associons avec le mythe de Babel, correspond à la période entre 1130 et 1280 que Jean Gimpel a appelée « l'esprit record du monde ».

XIIe siècle Le rabbin espagnol **Benjamin de Tudèle** (vers 1130 - 1173) visite l'Asie Occidentale un siècle avant Marco Polo. Le récit de son voyage en Mésopotamie (qu'il nomme Schinear) décrit une Babylone en ruines. Le religieux interprète sa découverte comme les restes de Babel après le châtement divin, tel que le décrit le récit de Jérémie : "Babylone deviendra un tas de pierres, un repaire de chacals, un objet d'épouvante et de dérision, sans plus d'habitants. [...] Car Yahvé dévaste Babylone."

Renaissance

Luther compare la Rome des Papes à la Babylone corrompue. Pétrarque désigne Avignon, la ville des Papes, sous le nom de Babel. De façon caractéristique, le latin disparaît en tant que langue universelle. Du point de vue des humanistes, Babel incarne à la Renaissance un mythe positif comme négatif. La confusion des langages est interprété comme une chance. Elle est vue comme une multiplication des points de vue sur le monde. La dispersion des peuples, comme signe de fécondité, est une bénédiction.

1563 **Bruegel l'Ancien** peint deux versions de La Tour de Babel. Ses deux tableaux deviennent des représentations universelles.

Temps modernes et contemporains

1887 Création de l'**esperanto** dont le symbole est une tour de Babel. L'utopie du retour à une langue unique, comme hypothèse d'un langage universel, donne lieu à plusieurs tentatives.

1897 Avec l'appui de l'empereur Guillaume II passionné par l'Antiquité Orientale, l'architecte et archéologue allemand **Robert Johann Koldewey** (1855-1925), le découvreur de Babylone, décide de la plus grande entreprise de fouilles jamais entreprises sur le site de Babylone entre 1899 et 1917. Les reliefs de la Porte d'Ishtar et de la Voie Processionnelle sont reconstitués au **Pergamon Museum** de Berlin.

1905 Le metteur en scène américain D. W. Griffith reconstitue Babylone dans **Intolérance**, qui illustre la cruauté de l'homme en quatre épisodes historiques: Babylone, La Passion du Christ, le Massacre de Saint Barthélémy et la répression des grèves du début du XXe siècle.

1927 Le réalisateur allemand Fritz Lang réalise **Metropolis**. Les années 1930 voient la construction des premiers grands buildings des USA [Chrysler Building (1930) de William van Alen et l'Empire State Building (1931) de Shreve, Lamb et Harmon]. A l'image de Metropolis, les gratte-ciels des mégapoles représentent les Babel du XX^e siècle.

1960-1970 Les années 1970 voient la construction des Twin Towers (1972-1973) de Minoru Yamasaki, du World Trade Center de Manhattan, la Sears Tower (1974) de SOM de Chicago et la Willis Tower (1974) de Bruce Graham de Chicago. Dans les mêmes temps, **Saddam Hussein**, qui se considère comme un successeur de Nabuchodonosor, entreprend le projet de reconstruction du site de Babylone à des fins touristiques. Pour le mouvement hébreu-éthiopien Rastafari, soutenu par le succès planétaire de la musique reggae de **Bob Marley & The Wailers**, Babylone incarne l'Occident décadent qui assujettit le Tiers-Monde.

2000 Pendant la Guerre d'Irak en 2003, le site de Babylone devient le **Camp Alpha** des forces armées américaines puis de l'armée polonaise. L'occupation militaire s'achève à la fin de l'année 2005 après avoir perpétré des dégradations irréversibles. De son côté, en 2004, le metteur en scène américain Oliver Stone reconstitue Babylone avec la Tour de Babel dans **Alexandre**.

Nous assistons dans les années 2000 à une nouvelle course vers les sommets, malgré les attentats du 11 septembre 2001. Les nouveaux toits du monde se concentrent en Asie et dans les pays arabes. Les Tours jumelles Petronas (1998) de Kuala Lumpur en Malaisie, conçues par l'architecte argentin Caesar Pelli, la Taipei 101 (2004) de C.Y. Lee de Taipei à Taïwan, le Burj Khalifa (2004-2010) de Skidmore, Owings and Merrill à Dubaï aux Emirats Arabes Unis atteignent des hauteurs vertigineuses. Ce dernier touche les 828 mètres. Le symbole est fort et résonne inévitablement avec la légende babélique. Le complexe des Abraj Al Bait Towers est proche de la Mosquée Sacrée, le premier lieu saint de l'Islam, avec en son centre la Kaaba. Sur le site web officiel (Abrajal-bait.com), la vue aérienne de la circumambulation des pèlerins autour de la Kaaba avec en perspective le complexe des tours propose une vision babylonienne de La Mecque. "Ils pleureront, ils se lamenteront sur elle, les rois de la terre, les compagnons de sa vie lascive et fastueuse, quand ils verront la fumée de ses flammes. [...] Ils pleurent et se désolent sur elle, les trafiquants de la terre." (Apocalypse, 18, La Bible de Jérusalem)

Le récit de Babel est aussi interprété comme une chance offerte aux hommes contre les dangers d'une seule langue, et donc d'une pensée unique, close sur elle-même. "Alors le vieux mythe biblique se retourne, la confusion des langues n'est plus une punition, le sujet accède à la jouissance par la cohabitation des langages, qui travaillent côte à côte. Le texte de plaisir, c'est Babel heureuse" (Roland Barthes à propos du lecteur, dans Le Plaisir du texte.)

PROPOS DE L'EXPOSITION

Que signifie le mot "Babel"?

L'origine du mot est biblique. Babel est le nom hébreu de Babylone, la capitale de la Mésopotamie. Le mot *babel* viendrait de l'assyrien *babilu* "porte de Dieu" ou de l'akkadien *babili* "porte des dieux" et de l'hébreu *bâlal* signifiant "confondre". Cette double étymologie rend compte de l'ambivalence de la ville comme de la tour de Babel, à la fois merveilles et malédictions. Babel nomme la ville fondée par les descendants de Noé dans la Genèse. Il désigne un « lieu rempli de confusion ».

Après plusieurs siècles d'usage, la définition de Babel se stabilise en 1555, huit ans avant que Bruegel le Vieux crée les représentations définitives de la Tour. Son usage culturel apparaît au XVII^e siècle. Il se vulgarise au XVIII^e siècle. Les adjectifs "babélique", "babelien", le plus courant, et "babelesque", le plus rare, sont créés au cours des XIX^e et XX^e siècles.

Babel est associé à chaque époque où l'homme croit en son génie:

- à la Renaissance mais aussi au XVII^e siècle, quand le philosophe Francis Bacon, auteur de *La Nouvel Atlantide* (1627) théorise sur les capacités sans limite du progrès humain,
- au siècle des Lumières, où l'influence des idées cartésiennes et l'évolution des sciences universalisent une vision optimiste de l'histoire,
- au XIX^e siècle, quand le progrès industriel est synonyme de puissance,
- puis au XX^e siècle jusqu'à aujourd'hui, quand les mégapoles, les grandes complexes et les haut-buildings incarnent la croyance en un esprit de système infaillible.

Le mythe de Babel

"Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots. Comme les hommes se déplaçaient à l'Orient, ils trouvèrent une plaine (ou une vallée, selon la traduction de 1998, nda) au pays de Shinéar et ils s'y établirent. Ils se dirent l'un à l'autre: "Allons! Faisons des briques, et cuisons-les au feu!" La brique leur servit de pierre et le bitume leur servit de mortier. Ils dirent: "Allons! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur toute la terre!"

Or Yahvé descendit pour voir la ville et la tour que les hommes avaient bâties. Et Yahvé dit: "Voici que tous font un seul peuple et parlent une seule langue, et tel est le début de leurs entreprises! Maintenant, aucun dessein ne sera irréalisable pour eux. Allons! Descendons! Et là, confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres." Yahvé les dispersa de là sur toute la face de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. Aussi la nomma-t-on Babel, car c'est là que Yahvé confondit le langage de tous les habitants de la terre et c'est de là qu'il les dispersa sur toute la face de la terre."

Genèse (XII/1-9) - La Tour de Babel

Avant d'être une image et une allégorie, Babel est un texte. Le récit de « La Tour de Babel » qui s'insère dans la Bible à la suite du Déluge nous transporte vers l'Orient, dans la vallée imaginaire de Shinéar¹. Après Adam et Eve, Abel et Caïn, Seth et ses descendants, les Patriarches d'avant le Déluge, Noé et ses fils, ce chapitre de la Genèse est le premier à conter l'histoire d'un groupe d'hommes, parmi ceux qui « se dispersèrent sur la terre après le Déluge ». Nous passons du *je* au *nous*. « Se déplaçant à l'orient, » cette communauté unie par « une même langue » décide de s'établir dans ces lieux légendaires pour y construire une ville et une Tour, afin de se rassembler sous un même nom. Comme le précise Paul Zumthor, « le récit babélien fournit la première mention d'une société organisée² » gouvernée par le roi Nemrod. Issu de la lignée de Noé avec qui Dieu établit sa première alliance, ce « vaillant chasseur devant Yahvé » dirige cette portion du monde biblique qui comprend « Babel, Erech, Akkad et Kalneh, au pays de Shinéar ». (...) La construction de la Tour, que les descendants de Noé s'ingénient à élever jusqu'aux cieux - semble-t-il pour y trouver refuge de crainte d'un nouveau Déluge - constitue subséquentement « la fondation de ce lien social³ ». (...)

¹ Selon les recherches archéologiques, cette haute plaine correspondrait à ce que l'on nomme aujourd'hui le « Djebel Sindjar » qui borde la Mésopotamie du Nord, entre le Tigre et le Habour.

² Paul Zumthor, *Babel ou l'inachèvement*, La couleur des idées, Editions du Seuil, Paris, 1997, p. 173-174

³ G.W.F. Hegel, *Esthétique*, Paris, Aubier, trad. Jankélévitch, III, 1, p. 33

La force du mythe de Babel réside toute entière dans son analogie avec la vie des hommes. « Ils le bâtissent en commun, et la communauté du travail est en même temps le but et le contenu de l'ouvrage lui-même.⁴ » Du microcosme que constitue le peuple de Shinéar à l'idée de macrocosme qu'inspire l'objectif cosmique de la Tour, sa projection est symbolique de toute trajectoire humaine. Nous nous reconnaissons dans le destin de la foule anonyme de Babel. La chute de Babylone au sommet de sa puissance résonne toujours dans l'imaginaire collectif à chaque fin d'une grande civilisation, à chaque déclin d'un régime autoritaire, de la Rome antique au Printemps arabe de 2011. La prise du Palais, parfois même sa destruction, à l'image de celle de la Tour de Babel, représente encore le symbole le plus puissant du renversement d'un régime. Comme le précise le poète français Paul Valéry, « toutes les civilisations sont mortelles » et comme le démontre Jacques Ellul⁵, « c'est pour la ville que travaille le commerce, c'est dans la ville que se développe l'industrie, c'est pour elle que les flottes parcourent les mers, c'est là que s'épanouissent le luxe et la beauté, c'est là que s'élève la puissance. Tout y est à vendre, les corps et les âmes d'hommes [...] Babylone, Venise, Paris, New York, même ville, une seule Babel, toujours renaissante, et pourtant dès l'origine frappée à mort... ». Une cité se construit, connaît un apogée puis son déclin. Sa destinée, en tout point reliée à notre condition, n'est pas éternelle. « Indéfiniment nos villes recommencent Babel.⁶ »

Babylone antique - Babel contemporaine

« Murs, lauriers roses, pavements bitumineux, portails béants, entassement d'adobes, tours écroulées: une partie du secret de Babylone consiste en ceci: que le visiteur ne voit pas une mais plusieurs villes, successives dans le temps et cependant simultanées dans l'espace. [...] Il y a la Babylone où fût récitée pour la première fois, un jour du second millénaire avant J.-C., l'épopée de Gilgamesh - qui comprend l'un des premiers récits du Déluge de Noé. Il y a la Babylone du roi Hammourabi, au XVIIIe siècle avant J.-C., dont le système de lois fut une des premières tentatives au monde de codifier la vie de toute une société. [...] Il y a la Babylone reconstruite de Nabuchodonossor qui, vers 586, assiégea Jérusalem, mit à sac le Temple de Salomon et emmena les Juifs en captivité. [...] Il y a la Babylone dont Alexandre le Grand voulait faire la capitale d'un empire s'étendant du nord de l'Inde à l'Égypte et à la Grèce - la Babylone où le conquérant du monde mourut à l'âge de trente-trois ans, vers 323, un exemplaire de l'Iliade entre les mains, en ces temps lointains où les généraux savaient lire. Il y a la Babylone la Grande, évoquée par Saint Jean - la Mère des Putains et des Abominations de la Terre, la Babylone qui fit boire à toutes les nations le vin de colère de ses fornications.⁷ » Et puis il y a la Babylone des peintres et des graveurs, qui alimentèrent les représentations du mythe. Aujourd'hui, il y a la Babylone futuriste du cinéma, de la BD et de la science-fiction. Dans notre monde, les Tours sont maintenant plus hautes mais aussi plus envahissantes que jamais. Elles s'accompagnent toujours d'un réseau tentaculaire et inextricable de communication et de surveillance. De surcroît, Babylone est devenu une mégapole qui ne se suffit plus de l'espace terrestre. Il y a désormais la Babylone qui gagne sur la mer, comme les *Palm Islands* à Dubaï, et dans la fiction, il y a la Babylone qui projette de coloniser l'Univers. Le comble est atteint par la mégalo-planète Death Star de la saga *Star Wars* de Georges Lucas. La projection babélique ne connaît pas de limites. (...)

Pour les artistes contemporains, le mythe conserve tout son sens, non comme parabole religieuse, ni comme fait historique, dont la véracité est depuis longtemps transformée par l'affabulation de l'homme, mais comme fable universelle que les hommes lient à l'histoire collective. Babel est toujours d'actualité. Elle se réalise sous nos yeux quand les mégapoles poursuivent leurs courses vers les sommets, quand le langage web devient le nouvel esperanto qui relie les hommes en une seule communauté d'internautes. Du village global au réseau mondial, de la crise internationale aux bouleversements climatiques, Babel illustre l'évolution incontrôlable du monde présent. En réplique à la confusion, multipliant les références, les artistes transgressent les modèles de l'histoire de l'art afin que la métaphore babélique devienne métamorphoses artistiques. Les représentations contemporaines produisent un effet de vertige dans le temps et dans l'espace. Elles enrichissent le mythe des multiples considérations sur notre présent et sur l'avenir et, comme le suggère Georges Steiner, « sur l'improbabilité qui pousse la plupart des individus et des sociétés, malgré des exceptions récurrentes, à rejeter la logique du désespoir.⁸ »

⁴ Paul Zumthor, *Babel ou l'inachèvement*, La couleur des idées, Editions du Seuil, Paris, 1997, p. 140-141

⁵ Jacques Ellul, *Sans feu ni lieu: signification biblique de la Grande Ville*, Collection Voies Ouvertes, Editions Gallimard, Paris, 1975, p. 11

⁶ Paul Zumthor, *Babel ou l'inachèvement*, La couleur des idées, Editions du Seuil, Paris, 1997, p. 124

⁷ Alberto Manguel, *Une histoire de la lecture*, essai traduit de l'Anglais par Christine Le Bœuf, Babel 416, Actes Sud, Arles, 1998, réédition 2010, p. 257-258

⁸ *Biblia* n°12, Octobre 2002, "Georges Steiner: Quels sont les bienfaits du langage?", Les Editions du Cerf, Paris, 2002, p.34

Toutefois, à l'heure de la mondialisation - et peut-être pour la première fois dans l'histoire - la morale de Babel ne semble plus faire effet. Rien ne semble arrêter la volonté des hommes à se surpasser. « Certes, comme le précise Paul Zumthor, beaucoup de temps semble s'être écoulé [...] Le donné « légendaire » que nous livrent les documents anciens a passé pour nous dans un autre ordre de réalité: le voici devenu système d'indices, d'emblèmes, de signes.⁹ » Dieu, jusque dans son omniscience, semble outrepassé par la puissance d'ubiquité qu'offre Internet et les moyens de communications et de transactions actuels. Les progrès des sciences et des technologies repoussent plus loin les frontières du possible. « Notre temps (serait-il) en progrès sur cette époque reculée¹⁰ » comme le proférait ironiquement Franz Kafka à la fin de la Première Guerre Mondiale? Babel aurait-elle échoué par « la faiblesse des fondations¹¹ »? Les bâtisseurs d'aujourd'hui seraient-ils plus savants que ceux des temps anciens? Dieu serait-il mort, comme l'affirme Nietzsche dans *Le Gai Savoir*, pour ne plus agir en conséquence face à la démesure de notre époque? Ne serions-nous pas à l'heure où l'épisode biblique de la "Tour de Babel" aurait perdu toute dimension tragique? **Comment les artistes contemporains peuvent-ils encore restituer au mythe de Babel sa force allégorique ?**

Babel, une architecture organique

La Tour évoquée dans la Genèse serait la grande ziggurat de Babylone construite par Nabuchodonosor II (entre 604 - 562 av. J.-C.) qui porte le nom sacré d'E-Temen-An-Ki, « la Maison du Fondement du Ciel et de la Terre ». Entièrement en briques, sa fonction sacrée permettait au roi et aux prêtres de monter à la rencontre des divinités qui y descendraient du ciel. Incarnant l'unité du pouvoir, sa présence incontournable au centre de la capitale babylonienne rappelle la Loi qui ordonne tous les aspects de la vie du royaume. Elle en « est le point culminant, au propre comme au figuré.¹² » Elle est décrite vers - 460 av. J.C par le « père de l'Histoire », Hérodote, dans son texte en prose *Historia* : "Au milieu d'une enceinte se dresse un massif, long et large d'un stade (environ 180 m), sur ce massif se dresse un autre massif, sur celui-ci de nouveau un autre, jusqu'à huit massifs. La montée se fait en tournant autour des massifs par l'extérieur. Vers le milieu de la montée, on trouve un palier et des sièges où l'on peut se reposer (...). Le dernier massif abrite un grand temple.»

Comme l'illustre la série *Babel* du photographe français **Thibault Hazelzet**, la symbolique de la cosmographie mésopotamienne¹³ est constitutive de l'architecture de la Tour. L'E-Temen-An-Ki est au centre de la terre sur l'axe du monde. Son sommet pointe vers le zénith en direction de l'étoile polaire autour duquel gravite la constellation des astres. Le chemin de foi en circonvolution progresse du visible vers l'invisible, du matériel (*l'En-bas* des fondations) à l'immatériel (*l'En-haut* de son pinacle). L'ascension de la Tour exhorte à une élévation de la pensée. Jusqu'à la pénétration symbolique de son sommet dans les nuages, la composition architecturale de la Tour de Babel (qui veut dire "Porte de Dieu") représente une cosmogonie de la Transcendance. L'effort physique de progresser vers son sommet est métaphysique. Vécu comme un parcours initiatique, ce rituel débute à l'aube et se termine au crépuscule, comme une allégorie de l'existence, de la naissance à la mort. (...)

Après sa chute, Babylone demeure le centre mythique de l'Antiquité orientale, jusque dans son effacement sous les décombres. Au cours des siècles suivants, la Tour est démantelée petit à petit pour construire les villes et villages alentours.

⁹ Paul Zumthor, *Babel ou l'inachèvement*, La couleur des idées, Editions du Seuil, Paris, 1997, p. 119

¹⁰ Franz Kafka, *La muraille de Chine et autres récits*, traduit de l'Allemand par Jean Carrive et Alexandre Vialatte, Collection Folio, Editions Gallimard, Paris, 1948 et 1950 pour la traduction française, édition de 2000.

¹¹ Franz Kafka, *La muraille de Chine et autres récits*, traduit de l'Allemand par Jean Carrive et Alexandre Vialatte, Collection Folio, Editions Gallimard, Paris, 1948 et 1950 pour la traduction française, édition de 2000.

¹² Jacques Vicari, *La Tour de Babel*, Collection Que sais-je?, Presses Universitaires de France, Paris, 2000, p. 51

¹³ Organisé par le dieu Marduk, le Monde mésopotamien est divisé de bas en haut en six niveaux, trois pour les Enfers, trois pour le Ciel. Le "Ciel supérieur" est l'Au-delà. Le "Ciel intermédiaire" est occupé par les dieux célestes. L'espace "inférieur" est celui des astres et des constellations. La "Terre-ferme supérieure" est celle des hommes. La "Terre intermédiaire", l'Apsû, correspond à la nappe des eaux douces. Le siège "inférieur" est hanté par les dieux infernaux et les fantômes. Le plateau terrestre correspond au diamètre du sphère cosmique. La terre en occupe le centre. La Mer (marratu, mot à mot « l'Eau-amère ») la prolonge de chaque côté jusqu'aux bouts du Monde où se trouvent les montagnes, comme « les Colonnes du Ciel » dont parlent le livre biblique de Job (XXVI :11)

LES ŒUVRES (SELECTION)

Dans les arts plastiques comme au cinéma, les visions babéliennes contemporaines et futuristes paraissent reposer sur les mêmes desseins ancestraux. Sans convenir chaque fois à l'archétype du célèbre tableau de Brueghel, elles incarnent de par leur présence centrale et impérieuse la toute puissance d'une intelligence supérieure. Qu'elle soit d'inspiration religieuse ou qu'elle soit le produit d'une réussite matérialiste, elle touche les esprits parce qu'elle correspond à l'idée la plus juste d'une aspiration tourbillonnante, irrésistible et fatale vers les sommets, comme propose de le concevoir le grand dessin *Naissance et mort de Babylone* de l'artiste belge **Charley Case**. Peu importe la forme de la Tour, conique ou parallélépipédique, nous projetons toujours vers ses hauteurs le vertige d'une élévation inspirée. La spirale transfigure toutes les représentations de Babel. Elle participe à la symbolique de la Tour, en tant que « Montagne sacrée ».

Cette métaphore visuelle date de la Renaissance. Elle s'impose dans l'imaginaire des humanistes avec le succès des éditions du texte d'Hérodote. Dans sa description de la Tour de Babylone, la mention « la montée se fait en tournant » établit dans les esprits le plan circulaire d'un édifice entouré d'une rampe en circonvolution. Reprise par les peintres du XVI^e siècle, cette représentation en spirale trouve en 1563 sa forme définitive chez Brueghel le Vieux qui illustre à merveille le vertige qu'inspire le mythe biblique¹⁴. Du XVI^e siècle à aujourd'hui, les artistes s'y réfèrent comme à un paradigme tant son image est devenue familière et universelle. La sculpture de John Isaacs, la gouache sur papier de Gilles Barbier, les fusains de Wolfe Von Lenkiewicz, les compositions photographiques de Eric de Ville, de Cédric Tanguy, de Jean-François Rauzier et de Vik Muniz, l'installation de quinze mille livres de Jakob Gautel, les livres assemblés de Brian Dettmer, les dessins de Denis Barjam et de François Schuiten en produisent des interprétations littérales, et cette sélection ne constitue qu'une partie infime de toutes celles inspirées des toiles de Brueghel. La stylisation de la spirale bruegélienne est représentative du mythe, jusque dans son détournement en panneau de signalétique par Jérôme Considérant. Son universalité est prouvée même dans le cas de cette schématisation ironique pour dénoncer le caractère babélien des mégapoles d'aujourd'hui.



John Isaacs, *The Architecture of Aspiration* © John Isaacs / DR

La spirale qui emporte les deux Tours de Brueghel se projette par analogie dans toutes les nouvelles Babel. Sa poétique détermine notre lecture des multiples représentations babéliennes. Ainsi, la ziggourat, le temple, le château fort, la cathédrale, les hauts buildings, les mégapoles deviennent emblématiques d'une course vers les sommets, telle une quête d'absolu, aspirant toutes les ambitions qu'elles soient spirituelles ou matérialistes. Babel s'interprète alors comme un phénomène. Dans la spirale du temps, son vertige enroule le passé, le présent et le futur en une révolution symbolique de l'éternel recommencement. Elle anticipe la fin d'un monde et augure le commencement d'un autre. Allégorique de la permanence en toute chose, elle s'oppose à la marche de l'Histoire qui croit au progrès¹⁵. Assimilée au cycle perpétuel de la

vie, les artistes contemporains traduisent cette aspiration de façon organique afin que le message de Babel reste un mythe vivant. Cette allégorisation est constitutive de la polysémie du mythe de Babel. **John Isaacs** métamorphose la tour de Brueghel en termitière avec sa sculpture *The Architecture of Aspiration*. **Hilary Berseth** avec *Programmed Hive #9* convertit l'architectonique d'une ruche en Babel. À partir d'une base solide sur laquelle l'artiste américain matérialise une figure géométrique, des abeilles élèvent un essaim en forme de tour alvéolée. Le conglomerat des cellules dans lesquelles les insectes pondent leurs œufs et produisent leur miel évoque les grandes tours d'immeubles où la rationalisation de l'habitat confine à l'embrigadement.

Dans le grand format *May Day V*¹⁶ du photographe allemand **Andreas Gursky**, la structure du bâtiment transparent s'apparente à une ruche où l'activité des hommes est comparable à celle des insectes. Tels des abeilles, des termites ou des fourmis, les êtres humains dans ces immenses complexes ne se distinguent plus en tant que sujets. Cette dépersonnalisation suggère que chaque individu répond à une logique collective.

(...)



Hilary Berseth *Programmed Hive #9* - © Hilary Berseth / DR

¹⁴ Les représentations en spirale de la tour sont présentes au XVI^e siècle dans les estampes de Hans Sebald Beham en 1533 (Biblich Historien figurlich fürgebildet, Frankfurt) et de Cornelis Anthonisz en 1547. Elles cohabitent avec des interprétations librement inspirées de l'architecture des ziggourats babyloniennes comme chez Philipp Galle d'après Maerten van Heemskerck en 1559. Elles se généralisent chez Martin et Lucas van Valckenborch qui réalisent de nombreuses variations du modèle bruegélien de 1568 à 1595. Tobias Verhaecht et Hendrick van Cleve, à partir de 1600, propose de nouvelles représentations de la Tour biblique. La monumentalité de l'édifice ne s'impose plus au centre du paysage mais s'intègre dans le plan de la cité. De grands bâtiments jouxtent ses bases et préparent le regard à contempler sa verticalité qui occupe le plan du tableau. Cette vision urbanistique occupe le XVII^e siècle, comme chez Lievin Cruyl et Fischer von Erlach qui composent de véritables vues aériennes de Babylone avec sa tour. Au XVII^e siècle, la représentation en spirale de Brueghel devient archétypale. À partir du XVIII^e siècle, les silhouettes circulaires des deux tours bruegéliennes avec leurs rampes en circonvolution s'imposent définitivement dans l'imaginaire collectif. Les deux peintures de « La Tour de Babel » de Brueghel sont universelles.

¹⁵ Babel est associé à chaque époque où l'homme croit en son génie, à la Renaissance mais aussi au XVII^e siècle, quand le philosophe Francis Bacon, auteur de *La Nouvel Atlantide* (1627) théorise sur les capacités sans limite du progrès humain, au siècle des Lumières, où l'influence des idées cartésiennes et l'évolution des sciences universalisent une vision optimiste de l'histoire, au XIX^e siècle, quand le progrès industriel est synonyme de puissance, puis au XX^e siècle jusqu'à aujourd'hui, quand les mégapoles, les grandes complexes et les haut-buildings incarnent la croyance en un esprit de système infallible.

¹⁶ May Day est une expression internationale qui signale un avion ou un bateau en détresse. En Amérique du Nord, le 1er mai, c'est un signe de ralliement pour dénoncer la précarité salariale et sociale.

Les deux peintures monumentales de la série *The Fertile Crescent* du peintre allemand **Anselm Kiefer** le démontrent aussi en revenant aux sources. Elles évoquent la richesse symbolique de la légende de Babel qui ne cesse de proliférer dans l'imaginaire comme une allégorie organique. Cette expression, « Le Croissant Fertile¹⁷ » confédère sur la carte de l'Antiquité l'Égypte, la Judée, la Phénicie, l'Assyrie, la Mésopotamie comme le berceau de la civilisation et des légendes mythiques et bibliques. Les deux grandes peintures, de couleur brique, présentent le chantier de deux monuments, dont l'architecture évoque les fondations de la Tour de Babel. Le format panoramique implique d'emblée le spectateur. La composition frontale écrase la perspective et impose les deux silhouettes majestueuses au centre de la scène comme des personnages à l'avant-plan des tableaux. À l'image du paradoxe babélien, les deux tours, selon le point de vue, paraissent soit en construction soit en décomposition. Cette impression d'agrégation ou de désagrégation est accentuée par la technique du peintre, qui dans un savant mélange de matières, propose de concevoir le mythe comme un paysage dont la composition réside autant dans sa puissance métaphorique que dans sa représentation matérialiste.

Les cathédrales babéliennes

Cette allégorisation est partagée par **Wim Delvoye** qui propose d'apprécier l'architecture gothique comme une structure organique qui transfigure tout objet en concept spirituel. La gloire des cathédrales, qu'à l'esprit nous associons avec le mythe de Babel, correspond à la période entre 1130 et 1280 que Jean Gimpel a appelée « l'esprit record du monde ». Pendant un siècle et demi, l'élévation des édifices religieux est de plus en plus haute. Cette course vers les sommets s'accompagne de catastrophes prévisibles. Le chœur de la cathédrale de Beauvais d'une hauteur de 48 mètres s'écroule en 1284. Sa chute, qui achève cette compétition, est symbolique de la vanité du « temps des cathédrales » (Georges Duby). Signe de l'exacerbation divine, les croyants l'associent à dessein à la destruction de la Tour de Babel¹⁸. Comme la flèche en fonte de la cathédrale Notre Dame de Rouen, la plus haute de France, les sculptures gothiques de Wim Delvoye découpées au laser sont de véritables dentelles d'acier. Par le raffinement de leur structure, elles sont symboliques d'une "architecture d'aspiration", pour reprendre le titre de l'œuvre de John Isaacs. (...) Comme le précise l'artiste, « j'aime le côté organique de l'architecture gothique. Elle appartient à la logique du végétal et en possède l'ingéniosité. [...] Le gothique me ramène aussi aux sinusoides et en final à la dynamique de la chaîne ADN.¹⁹ » La cathédrale gothique pour Wim Delvoye est une matière vivante. (...)

Dans la peinture et la photographie de grand format, dans le cinéma d'anticipation et la BD, les Babel contemporaines et futuristes s'inspirent des cathédrales pour créer des dédales organiques comme l'*Intérieur de la Babel* de Jérôme Moucherot du dessinateur français **François Boucq**. Ce grand dessin à la manière de Maurits Cornelis Escher représente une architecture paradoxale qui ressemble au développement d'un tissu nerveux. Ce labyrinthe semble nous projeter à l'intérieur du cerveau de ce héros de BD. Sa confusion ressemble au réseau synaptique. D'une certaine façon, son "intimité" architecturale rappelle la bibliothèque du film *Le Nom de la Rose* de Jean-Jacques Annaud inspiré du roman d'Umberto Eco. D'une représentation à l'autre, nous sommes aspirés dans les méandres d'une conscience.

L'œuvre entière du dessinateur belge **François Schuiten** s'inspire également du mythe pour créer des utopies architectoniques et des superstructures composites et infinies. Dans une confusion temporelle qui mêle le Moyen Âge, la Renaissance et l'ère napoléonienne, son album de 1984 *La Tour* raconte l'histoire d'un gardien d'une Tour colossale. Dans une architecture inspirée de Pieter Brueghel le Vieux et de Giovanni-Battista Piranèse, le lecteur explore Babel de l'intérieur. Les murs sont immenses. Les pierres sont colossales. Les colonnes et les voûtes sont sans fin. Les marches des escaliers sont innombrables. Les rampes extérieures sont dans les nuages. La base de la Tour se perd dans les abîmes. Arrivé au sommet, le héros, qui ressemble à Orson Welles et qui porte le nom de Giovanni Battista en hommage au graveur vénitien, ne découvre que la vanité de l'entreprise babélienne. L'irradiation du soleil, symbolique d'une éminence supérieure, reste inaccessible. Dans cet album entièrement consacré au mythe, comme dans tant d'autres réalisations, François Schuiten se nourrit de la légende biblique pour créer des architectures utopiques dans un esprit retro-futuriste qui convient aussi bien aux récits historiques qu'à la science-fiction.

La Tour des langages

En tant que récit biblique, la Tour de Babel est un support à la foi religieuse. Le premier verset « Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots » sonne presque comme un regret. Son intonation entretient la nostalgie d'une langue originelle. Toutefois, cet accent mélancolique pointé en creux le risque d'un idiome unique. Certes, user des mêmes mots simplifie les échanges. Une même langue facilite la construction de projet commun. Mais, « s'en tenir là est réduire la communication à une transmission mécanique. Est méconnu le rapport d'altérité, ce contrat implicite commun aux multiples langues du monde.²⁰ » Un langage unique ne peut rendre compte des diversités d'approches du monde. Au final, Babel ne préconise pas le conformisme artificiel d'une langue unique mais au contraire favorise la profusion des langages. Le dernier verset défend la pluralité des cultures de l'humanité toute entière. (...)

¹⁷ L'expression "Le Croissant Fertile" est inventée par l'archéologue James Henry Breasted (Rockford, 1865 / New York, 1935) de l'Université de Chicago. Elle évoque à la fois les premières communautés sédentaires, la constitution des États originels, la naissance de l'écriture, la création des grandes religions, l'apparition de l'agriculture et la domestication des animaux. Les villes de Jéricho, l'une des plus anciennes cités du monde, la première du pays de Canaan, de Memphis, la capitale de l'ancienne Égypte et de Babylone règnent sur le Croissant Fertile.

¹⁸ Bien que Jérusalem en occupe le centre, les cartes du Moyen Âge préservent à Babylone une place centrale, sur l'axe allant de la Ville Sainte à l'Inde.

¹⁹ Entretien de Wim Delvoye avec Guy Gilsoul, Le Vif, mercredi 27 octobre 2010, à l'occasion de l'exposition "Knockin' on Heaven's Door" de Wim Delvoye au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, 20.10.10 - 23.01.2011

²⁰ François Marty, "Comment la diversité conduit-elle à l'échange?", Biblia n°12, "Le rêve de Babel", Editions du Cerf, Paris, p. 30

En réponse à cette interprétation, l'artiste français **Gilles Barbier** représente le monde en forme d'histoires tissées comme une goutte d'eau constituée de phrases entremêlées. Cette perle de mots en suspension est surprise juste avant de se verser, telles les eaux du Déluge, « sur toute la face de la terre ». Elle illustre de façon poétique le geste de Dieu de confondre les langues afin que les hommes « ne s'entendent plus les uns les autres. » La confusion du monde sous la forme d'une larme qui se déforme par la force d'inertie suggère que le châtement divin à Babel est d'une charge symbolique semblable à celui du Déluge. Entre la génération du Déluge et celle de Babel, cette seconde condamnation divine démontre que ce qui empêche la diversité constitutive du monde connaît le même destin.

(...)

Constituée de plus de 15000 livres en tout genre et de toutes origines, **Jakob Gautel** reprend la forme de la Babel hélicoïdale pour réaliser cette métaphore de la bibliothèque universelle. Chaque ouvrage forme une brique de mémoire et de savoir. En lignes superposées, les tranches des livres, selon l'épaisseur des volumes, paraissent comme des couches de temps plus ou moins importantes. Entre les éditions anciennes et les impressions récentes, les couleurs des papiers, parfois jaunies, composent autant de strates de nos souvenirs de lecteurs. Un livre de poche côtoie une édition originale. Un roman est à côté d'une biographie. Une publication pour enfants oppose sa couverture colorée avec celle plus austère d'un essai théorique. Les titres s'associent les uns les autres pour composer de nouvelles histoires. Les images de couvertures paraissent comme des réminiscences.

(...)



Jakob Gautel, La Tour (Tour de Babel) © Jakob Gautel / DR

Les futurs de Babel

Dans la version proposée par le Talmud, le récit de Babel contient en plus de son message édifiant une leçon de justice sociale. La légende juive raconte le mépris des responsables de son chantier pour la vie humaine. Cette iniquité déclenche la colère divine après la mort d'un ouvrier tombé d'un échafaudage haut comme les cieux. "Les maîtres de chantier n'ont en tête que leurs propres soucis et le souhait d'achever rapidement l'œuvre qui doit leur apporter la gloire. Ils n'attachent donc guère d'importance à l'incident et font évacuer le corps sans interrompre pour autant le travail. Quelques jours plus tard, l'une des pierres se fissure et un bout de mur s'écroule. Les responsables du chantier se lamentent, pensent aux délais qu'ils s'étaient fixés et peut-être également aux frais. La pierre qui est tombée a à leurs yeux plus d'importance que le travailleur mort dans sa chute. C'est l'une des raisons pour lesquelles Dieu décida de les punir." (Raymond Aron, 1973)



Florian Joye, Bawadi de la série « Desert Gate » © Florian Joye / DR

Dès le début du XX^e siècle, le film *Metropolis* de Fritz Lang augurait de l'avenir funeste de l'industrialisation massive. Les haut-buildings du chef d'œuvre langien incarnaient les Babel des temps modernes²¹. Le réalisateur allemand espérait sur la foi de la raison humaine, incarnée par une femme Maria (Brigitte Helm), que le monde reprendrait conscience et recouvrerait une raison démocratique. Mais comme le démontrent les œuvres du Suisse **Florian Joye** et du Français **Maxime Dufour** qui se sont intéressés à l'évolution des chantiers d'Abu Dhabi, il semble que le XXI^e siècle ne soit pas guéri de la folie des grandeurs. Leurs regards pointent les failles du projet. Les deux photographes montrent les premières ruines des chantiers interrompus pour raisons économiques. La mélancolie règne dans ces constructions abandonnées

à leur sort. Elle anticipe la chute de ce nouvel empire fondé sur les ressources pétrolifères dont la pénurie est inéluctable. Dieu décidera-t-il de les punir, et d'engloutir Abu Dhabi dans un nouveau Déluge comme le suggère la composition post-apocalyptique de Jean-François Rauzier?

Florian Joye et Maxime Dufour exploitent le surréalisme visuel des ruines en plein désert. Dans les deux cas, leurs images condensent le romantisme crépusculaire des projets babéliens du XXI^e siècle. Après les buildings américains des années 1930 et ceux des années 1970, nous assistons dans les années 2000 à une nouvelle course vers les sommets malgré les attentats du 11 septembre 2001. Toutefois, les Etats-Unis ne représentent plus l'unique domaine des constructions babéliennes. Les nouveaux toits du monde se concentrent en Asie et dans les pays arabes et atteignent des hauteurs vertigineuses²². Le complexe des Abraj Al Bait Towers, proche de la Mosquée Sacrée, le premier lieu saint de l'Islam avec en son centre la Kaaba touche les 828 mètres. Le symbole est fort et résonne inévitablement avec la légende biblique²³.

²¹ Les gratte-ciels des Etats-Unis représentent au XX^e siècle les Babel des Temps modernes. Les années 1930 voient la construction du Chrysler Building (1930) de William van Alen et de l'Empire State Building (1931) de Shreve, Lamb et Harmon. Les années 1970 voient celle des Twin Towers (1972-1973) de Minoru Yamasaki du World Trade Center de Manhattan et la Sears Tower (1974) de SOM de Chicago, Willis Tower (1974) de Bruce Graham de Chicago.

²² Les Tours jumelles Petronas (1998) de Kuala Lumpur en Malaisie, conçues par l'architecte argentin Cesar Pelli, la Taipei 101 (2004) de C.Y. Lee de Taipei à Taïwan, le Burj Khalifa (2004-2010) de Skidmore, Owings and Merrill à Dubaï aux Emirats Arabes Unis

²³ Sur le site web officiel (Abrajal-bait.com), la vue aérienne de la circumambulation des pèlerins autour de la Kaaba avec en perspective le complexe des tours propose une vision babylonienne de La Mecque.



La tour de **Ryuta Amae** propose une vue aérienne d'une Babel contemporaine. À l'aplomb de cette architecture de fer, l'artiste nous élève jusqu'au sommet pour considérer l'étendue des travaux. Le point de vue aérien rappelle le regard divin qui surplombe le chantier de Babel. L'œuvre pointe la folie des grands chantiers qui vont bientôt atteindre la barre symbolique des mille mètres de hauteur. Comme du temps des cathédrales, les prouesses techniques repoussent les limites de la construction. La composition photographique de l'artiste chinois ne présage d'aucun incident, d'aucun châtement. Elle ne formule pas de critique particulière. Cette neutralité est troublante. Elle rappelle que de la ziggurat babylonienne aux mégalofoles d'aujourd'hui l'objectif de battre des records repose toujours sur les desseins d'une communauté qui croit inconsidérément au progrès.

L'artiste français **Samuel Rousseau** avec son installation *Brand Old New World* montre que le châtement divin n'est peut-être plus à invoquer comme du temps de L'Exil de Babylone pour stopper cette course vers les sommets. Comme le titre le subodore, ce nouveau monde est déjà ancien et contient en lui-même sa future implosion. La vidéo projetée sur un bas-relief propose la vision d'une Babel de gratte-ciels et de cheminées en surchauffe. Sa silhouette arachnéenne compose une vision organique de sa propre combustion. Le cycle est sans fin. Son temps est mécanique. Sa pérennité est tributaire de son entretien par les hommes. Encore faut-il que la raison gouverne leurs soins pour maintenir la machine en état, et non pour la pousser au-delà de ses limites. La métaphore du "crash", qu'il soit boursier, industriel, politique, à l'échelle d'un pays, d'un continent, de la planète, est manifeste.

Le court-métrage *Babel* de **Hendrick Dusollier** continue la métaphore de la mégalofole dévoreuse d'hommes. La référence à *Metropolis* de Fritz Lang est évidente dans la lutte des classes sociales symbolisées par la cité haute et la ville basse. Le souvenir de *L'Aurore (Sunrise: A Song of Two Humans)* de F. W. Murnau est patent dans l'histoire d'amour entre un homme et une femme de la campagne qui s'exilent pour s'arracher de leur condition de paysans, mais sans pouvoir rompre avec leurs racines et leurs sentiments. "Coexiste à cela la science-fiction, vecteur d'un monde mouvant, flamboyant et tragique (évoquant) les mutations rapides que traverse la Chine.²⁴" Comme l'énonce l'architecte français Jean Nouvel, "Babel est une vision apocalyptique de Shanghai, où la beauté plastique des images est mise en relation avec un monde inhumain, avec une réalité archaïque, celle des hommes qui travaillent, et de ces deux personnages qui s'aiment mais qui ont l'air bien malheureux dans ce monde-là. Je trouve qu'il y a une formidable exploitation de la beauté plastique qu'on a vue naître à Tokyo, ce côté centre-ville assiégé par les tours, avec leurs reflets dans les voitures etc."²⁵

Pour évoquer la Chine contemporaine des grands travaux, Hendrick Dusollier crée des images composites où le minéral des montagnes se reflète dans la transparence des gratte-ciels, où les lumières de la ville confondent les échelles, où les tours fusionnent leurs structures pour enfanter d'un réseau tentaculaire. Dans un habile champ-contrechamp qui compose l'intrigue, le face à face entre l'homme et la femme décline les contrastes sociaux. La réalité des chantiers dans une effusion de fumées et de poussières s'oppose à celle des hautes sphères où l'illumination des éclairages et l'éclat des surfaces subliment l'activité des décideurs. Liés l'un à l'autre dans l'édification du *Shanghai World Financial Tower*, ces deux mondes s'ignorent jusqu'à l'élévation soudaine de cette nouvelle Babel. Tel un volcan qui sort de terre, l'édifice qui ressemble à une montagne croît subitement sous la poussée tellurique. (...) À son sommet, l'homme est enfin au même niveau que la femme qu'il aime, mais l'espace entre les deux sociétés les tient à distance. (...)

²⁴ Marion Pasquier, journaliste, Bref Magazine, citation extraite du livret de présentation de l'édition DVD autoproduite du film de Hendrick Dusollier, *Babel*, StudioHdk Productions, Arte France, 2010, 35 mm, 15'

²⁵ Jean Nouvel, architecte, citation extraite du livret de présentation de l'édition DVD autoproduite du film de Hendrick Dusollier, *Babel*, StudioHdk Productions, Arte France, 2010, 35 mm, 15'



Yang Yongliang, Heavenly City—05 © Yang Yongliang / Collection Philippe Gilbert



Du Zhenjun, Independence of the Country Super tower © Du Zhenjun / Galerie BX, Paris

Dans les œuvres de **Yang Yongliang** et de **Du Zhenjun**, la ville babélique ne laisse plus de place à la nature. À voir de près, l'urbanisme proliférant remplace le minéral par des montagnes d'immeubles, comme dans le film de Hendrick Dusollier. La ville imite aussi la luxuriance végétale en un enchevêtrement de voies de circulation de toutes sortes. La richesse iconographique des deux œuvres est semblable à celle des films de science-fiction qui proposent des visions futuristes de mégapoles de demain. Les images des deux artistes chinois sont monumentales en accord avec le sujet et infiniment détaillées. Comme au cinéma, où nous planons littéralement avec la caméra au sein de méga-cités de synthèse, notre regard navigue dans leurs compositions pour observer la profusion des détails intrigants.

Les *Babel* de Yang Yongliang et de Du Zhenjun symbolisent la démesure d'une humanité désespérée par ses propres excès. Cette outrance convoque l'image de "la grande prostituée" de l'Apocalypse de Saint-Jean qui désigne Babylone comme le symbole de l'idolâtrie, de la perversion et du vice, comme l'antithèse de la ville sainte. (...)

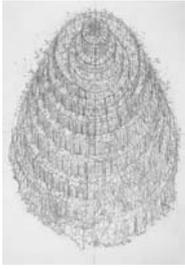
Cette bacchanale atteint son paroxysme dans l'œuvre *WWW (World Map) Pictures of Junk* de **Vik Muniz**. Le World Wide Web est jonché de carcasses d'ordinateurs. La Babel d'Internet se construit sur un monde de ruines semblable à celui montré dans les deux photographies de **Marjan Teeuwen**. Les trois œuvres sont des métaphores d'une planète qui court à sa perte à cause d'une surconsommation de biens matériels. La surproduction asphyxiera la terre. A plus ou moins long terme, elle anéantira l'espèce humaine ou elle contraindra les hommes à l'exode dans l'espace.

À première vue, l'œuvre de Vik Muniz propose la représentation d'une mappemonde dont l'élévation des tours d'ordinateurs comble l'espace terrestre. Puis nous remarquons que ce triptyque est la photographie d'une installation au sol de matériels informatiques, ingénieusement agencés pour suggérer une méga-cité étendue sur tous les sols émergés. Le passage d'une impression en vue aérienne à un plan horizontal est métaphorique de la globalisation des échanges internationaux qui réduit les distances et miniaturise le monde terrestre en une sphère de communication. Dans la folle synergie de la mondialisation, les échanges en boucle du World Wide Web accomplissent la plus grande Babel de tous les temps en s'affranchissant de toute limite pour composer une seule nation d'intérêts avec une même langue.

Cet esperanto pré-apocalyptique trouve sa forme allégorique dans les vidéo de **Marco Brambilla**²⁶. À partir du 7^e art, dont il est issu, l'artiste canadien propose une vision cosmique, des Enfers au Paradis, de la Babel du cinéma dans une conception toute wagnerienne d'art vidéo total. Telle une cathédrale cinématographique, sa vidéo *Civilization (Megaplex)*²⁷ est une véritable *gesamtkunstwerk*. Reflétant l'unité de la vie dans la variété de ses mises en scènes, plus de 300 courtes séquences de films, d'émissions télévisées et de publicités composent une fresque grandiose montée en boucle comme un cycle sans fin. Par des effets de réductions, de détourages, de transparences et d'incrustations, la vidéo de moins de trois minutes propose de vivre l'ascension des flammes de l'enfer à l'apesanteur du paradis. La métaphore babélique se reconnaît dans ce mouvement ascensionnel. Notre regard voyage au sein de cette multitude, reconnaît en passant des extraits de films et des célébrités. Comme devant *La Tour de Babel* de Brueghel, nous examinons avec intérêt l'animation de toutes les séquences afin de créer des liens entre elles. L'énergie de la mise en scène, comme fondement du spectacle, semble accroître sa puissance par la conjonction des images. (...) L'impression babélique se retrouve aussi dans ce fourmillement d'informations qui dépasse nos capacités d'assimilation. À l'instar de la société de communication dans laquelle nous vivons, la fresque de Marco Brambilla offre la représentation d'un "megaplex" d'images, qui confond tous les langages visuels dans un maelstrom dantesque.

²⁶ Marco Brambilla est un artiste canadien travaillant entre New York et Los Angeles. Formé à la Ryerson University de Toronto, où il étudie le cinéma, il commence sa carrière avec des films commerciaux et par un long métrage de science-fiction "Demolition Man" en 1993. En 1998, il décide de se consacrer à la photographie et à la vidéo. Une rétrospective lui est consacrée en 2011 au Santa Monica Museum of Art. Sa passion du cinéma se retrouve dans toute son œuvre vidéographique.

²⁷ "Civilization (Megaplex)" (2008) est une commande du Standard Hotel de Manhattan. La vidéo accompagnait les clients dans la montée en ascenseur.



Il ne reste plus qu'à présager de la forme que prend l'implosion de Babel sous le coup du châtement divin. À partir de l'étude du tableau de Pieter Brueghel le Vieux, le plasticien-designer français **Claude Courtecuisse** propose un arrêt sur image de la déflagration symbolique du geste de Dieu. Associant en une seule figure axonométrique le plan et l'élévation de *La Tour*, l'artiste matérialise de façon analytique la décomposition de l'allégorie. Babel est ici imaginée comme un projet de construction existant ou ayant existé. La représentation de sa décomposition est elle-même pensée comme une transmutation possible du bâtiment. La *Babel axonométrique* de Claude Courtecuisse offre une réalité physique à la dimension tragique du mythe.

Le tragique de Babel

La dimension tragique de Babel passionne les artistes. La dévastation de la ville comme celle de la Tour puis la dispersion des peuples effarés constituent une dramaturgie visuelle saisissante, riche d'une allégorie édifiante sur la vanité des hommes. Selon la chronologie de la Genèse, la Tour est le premier symbole biblique qui résulte de l'initiative même des hommes, la construction de l'Arche de Noé étant dictée par Dieu. Mais l'affabulation²⁸ de siècle en siècle a inventé sa destruction. En effet, il n'est nullement fait allusion dans la Bible de l'anéantissement du monument, seulement de la confusion des langues et de la dispersion des hommes qui empêchent de terminer les projets du roi Nemrod. La ville n'est pas détruite. Les hommes, à l'adjonction du divin, cessent de la bâtir et l'abandonnent. Mais rien ne suppose sa dévastation. La raison allégorique de la destruction de la Tour est à trouver dans l'histoire du peuple juif. L'insertion dans la Bible du récit de La Tour de Babel après celui du Déluge advient "lorsque, déportés par Nabuchodonosor II à Babylone pour travailler à son embellissement, les Hébreux lancent un défi au Maître du monde d'alors, en appelant sur ses entreprises la malédiction divine, condamnant son empire et son langage totalitaires, augurant sa libération.²⁹ » La destruction de Babel est le fruit de l'imagination. Il n'est donc pas étonnant d'en connaître autant de versions qu'il existe de représentations apocalyptiques.

L'artiste chinois Yang Yongliang en propose sa version dans sa série *Heavenly City*. Le nuage de cendres et de débris s'élève en emportant avec lui l'architecture des mégapoles. Les autoroutes et les périphériques routiers ceinturent en spirale ses volutes. Les grands immeubles hantent les différents niveaux atmosphériques. Les voitures, les trains, les avions, comme dégagés des lois de la pesanteur, continuent de circuler dans cette stratosphère apocalyptique. Tout semble s'évanouir dans cette explosion d'une dimension mythologique mais étrangement l'activité humaine paraît aussi s'y perpétuer, emmenée vers des cieux peu cléments, en signe de pénitence. Comme pour Babel, le châtement ne serait pas fatal. Il augurerait d'un nouveau mode de survie. À l'image du film de science-fiction *Cargo* d'Ivan Engler et Ralph Etter qui montre une humanité ayant trouvé refuge dans les tréfonds de la galaxie, Yang Yongliang représente des Babel futuristes qui se profilent dans les nuages, en guise de nouvel eldorado de la volonté de puissance de l'humanité, désespérément incapable de sagesse.

Autre vision cinématographique du drame babélien, le photographe français **Jean-François Rauzier**, avec ses grands montages panoramiques, propose une représentation de la dispersion des peuples digne du Jugement dernier. Jouant de toutes les références de l'histoire de l'art, une foule compacte de sculptures, comme échappées de tous les musées du monde, fuit *la Tour de Babel* de Brueghel confinée au centre de l'image. Cette cohue que provoque le châtement divin offre un spectacle des plus étonnants, puisqu'il montre que la destruction de la Tour n'a pas seulement dispersé les peuples, mais à participer aussi à la dissémination des grandes figures mythologiques au profit du monothéisme des grandes religions.



Jean-François Rauzier, Versailles
© Jean-François Rauzier / L'Art en direct,
Boulogne-Billancourt



Denis Bajram dans le tome 5 *Babel* de sa série *Universal War One* illustre la Genèse de la Bible de Canaan en transposant les événements bibliques dans l'univers de la science-fiction. Un groupe d'hommes se retrouvent projetés dans un voyage dans le futur, trente ans après la destruction de la terre en 2098. "20 milliards de morts, mille civilisations réduites en cendres, le paradis originel anéanti. [...] La conquête de l'espace serait le moteur du renouveau des humains.³⁰ Entre voyages interstellaires, stations spatiales de dimensions babéliennes, trous noirs, explosions intergalactiques, pour l'auteur français, Babel est allégorique de la fin des temps. Premier album de Denis Bajram réalisé entièrement sur ordinateur, le tome 5 de la saga *UW1* synthétise l'esprit qui gouverne toutes ses séries *Le Fléau des Dieux*, *Le Dernier Troyen*, *KGB*, *Luxley* qui mêlent mythologies

²⁸ Elle aurait été inventée par le rabbin Benjamin de Tulède au XIIe siècle, lui-même inspiré peut-être des récits de voyage d'Harpocrition d'Alexandrie (vers 355 ap. J.-C.).

²⁹ Jacques Vicari, *La Tour de Babel*, Collection Que sais-je?, Presses Universitaires de France, Paris, 2000, p. 6 - Toutefois, les faits historiques proposent une autre version. À défaut d'abattre la Tour, Cyrus le Grand en 539 envahit Babylon, renverse le régime mais il ne détruit pas l'E-Temen-An-Ki, le Temple à l'origine du mythe. La "fiction" de sa destruction montre bien le désir de produire une image forte pour en constituer un symbole éthique.

³⁰ Denis Bajram, *UW1, Universal War One - tome 5, Babel*, Quadrant Solaire, Toulon-Paris, 2004, p. 25

ancestrales et légendes contemporaines et qui augurent d'une apocalypse, à l'image des films catastrophes qui mettent en scène le dérèglement climatique planétaire, un nouveau déluge (*The Day After Tomorrow* et *2012* de Roland Emmerich) et la fin du monde (*Knowing* d'Alex Proyas). "Babel est bâtie sur des milliards de cadavres et pourrait bien n'être que le mausolée final de l'humanité."³¹ Le chapitre 7 présente une fin du monde, où les plus grands monuments de l'humanité volent en éclats parmi d'innombrables cadavres. Cette vision apocalyptique correspond au dernier des génocides qui contrairement au Déluge est cette fois-ci le résultat de la folie des hommes.

La "Babel de la mort"³²

Pour d'anciens déportés, le projet d'extermination totale des juifs d'Europe correspond à un nouvel exode. En 1955, dans le récit *La Nuit* de son expérience concentrationnaire, l'écrivain américain Elie Wiesel, issu d'une famille juive hongroise, conçoit cette analogie avec l'Exil à Babylone dès la rafle des SS dans le ghetto de Sighet en Hongrie. "Et j'étais là, sur le trottoir, à les regarder passer, incapable de faire un mouvement. Voilà le grand rabbin, le dos vouté, le visage rasé, le balluchon sur le dos. Sa seule présence parmi les expulsés suffisait à rendre cette scène irréaliste. Il me semblait voir une page arrachée à quelques livres de contes, à quelque roman historique sur la captivité de Babylone, sur l'inquisition en Espagne."³³

En 1958, l'écrivain italien Primo Levi consigne dans *Si c'est un homme* que Babel est une réalité pour de nombreux survivants. Dans le contexte effroyable d'Auschwitz, la Buna³⁴ se distingue métaphoriquement comme une nouvelle Tour de Babel construite par la déportation des juifs d'Europe. « En elle nous haïssons le rêve de grandeur insensée de nos maîtres, leur mépris de Dieu et des hommes, de nous autres hommes. Aujourd'hui encore comme dans l'antique légende, nous sentons tous, y compris les Allemands, qu'une malédiction, non pas transcendante et divine, mais immanente et historique, pèse sur cet insolent assemblage, fondé sur la confusion des langues et dressé comme un défi au ciel, comme un blasphème de pierre.³⁵ » Dans la conscience collective, les miradors et les cheminées des fours crématoires symbolisent la dimension babélique du projet d'extermination des juifs d'Europe en tant que meurtre de masse politique. Leurs silhouettes se profilent à l'image de la Tour de Carbone comme des Babel.



No Woman No Cry des frères **Jake et Dinos Chapman** est là pour le rappeler et pour projeter la Shoah, "la mère de tous les massacres" (Bernard Kouchner), au plus haut degré métaphorique, au niveau même de la légende biblique. Célèbres pour leur impertinence et pour leur sens de la provocation, les frères Chapman aiment bouleverser. L'œuvre, peuplée d'une multitude de figurines en fibre de verre, « théâtralise » la cruauté des camps d'extermination nazis. Leur sens aigu de la dérision s'accompagne d'une attention du détail qui confine à l'obsession. Les visages, les accoutrements et les attitudes des modèles réduits diffèrent tous les uns des autres. À l'image de l'œuvre *Le triomphe de la mort* de Brueghel, l'enfer est ici un paysage envahi par des personnages cruels, belliqueux, démoniaques et par des individus

hagards, terrifiés, sacrifiés sur l'autel de la haine. Les soldats nazis sont à la fois maîtres et esclaves de leur propre système de déshumanisation. Cette scène horripilante de la folie meurtrière formule toutes les manifestations de l'Hybris humaine. L'expression babélique de *No Woman No Cry* expose la part maudite de l'humanité dans la tradition des sept péchés capitaux qui hantent l'Occident chrétien depuis les temps moyenâgeux.

Dans son film qui anime les sept estampes originales de Brueghel, le réalisateur belge **Antoine Roegiers** évoque aussi la désolation du peuple de Babel dispersé "sur la face de la terre." Abandonnés à leur sort, condamnés à l'errance, les personnages s'animalisent en s'éloignant de plus en plus de Dieu. Comme dans le *Triptyque du chariot de foin* de Jérôme Bosch, la débâcle de Babel est mise en relation avec les péchés des hommes. Les métamorphoses sont autant d'illustrations du Mal. « La Tour de Babel est un motif qui s'insère parfaitement dans un tel système de valeurs. Sa perception, strictement négative au Moyen Âge, en fait un symbole de l'Orgueil et de la Dmesure humaine, dans le respect de la tradition sacrée.³⁶ »

A contrario de l'installation des frères Chapman, l'art du peintre français d'origine hongroise Miklos Bokor, déporté à Auschwitz, Buchenwald et Rhemsdorf, présente des figures anonymes comme des archétypes. Les deux grands tableaux, parmi les plus récents du peintre, semblent dépendre d'une vision d'avant l'iconographie chrétienne, d'avant même les représentations gréco-romaines pour retrouver la force de peindre hors de tout contexte religieux, pour s'abstraire de

³¹ Denis Barjam, *UW1, Universal War One - tome 5, Babel, Quadrant Solaire, Toulon-Paris, 2004, p. 42*

³² Cyril Aslanov (Université hébraïque de Jérusalem): "La Babel de la mort: les langues juives à Auschwitz", pour "Représenter la Shoah: dire, voir, savoir: Nouvelles Perspectives" - Colloque international du 15 décembre 2008 au 17 décembre 2008, en hommage à Mme Simone Veil de l'Académie Française, présidente d'honneur de la Fondation pour la mémoire de la Shoah et fondatrice de la Chaire Simone Veil en littérature et résistance, Université Bar-Ilan, Ramat-Gan, Israël.

³³ Elie Weisel, *La Nuit*, Préface d'Elie Weisel, Avant-propos de François Mauriac, Les Editions de Minuit, Paris, 1958/2007, p. 53

³⁴ Adjointe au camp de travail de Monowitz-Buna (Auschwitz III), la Buna Werke est une fabrique de caoutchouc dirigée en coopération avec la SS par la compagnie civile IG Farben, dont l'une des filiales, la Degesch, produit le gaz d'extermination Zyklon B. Après quatre ans de construction, il ne sortit jamais un seul kilo de caoutchouc de la Buna. Monowitz est bombardé par les Alliés en 1944.

³⁵ Primo Levi, *Si c'est un homme* (1958), traduit de l'italien par Martin Schruoffenegger, Pocket 3117, Editions Julliard, Paris, 1987, pour la traduction française, édition poche de 1997, p. 77-78

³⁶ Leslie Mahler, *La Tour de Babel, Les facettes d'un mythe et de ses représentations en Occident, du XIIIe au XXe*, Editions Edilivre APARIS, Paris, 2010, p. 28

toute conception édifiante sur le bien et le mal. Dans ce monde organique qu'est celui de sa peinture, où chaque teinte semble surgir de la terre, où chaque sujet semble s'extraire du minéral comme le premier des hommes, Miklos Bokor envisage l'acte de peindre comme un moyen d'éprouver intensément notre appartenance au monde, comme une résurrection après l'expérience des camps. Dans ses deux peintures, la communauté des hommes ne semble pas tranquille. Originaires de la nuit des temps, elle semble projeter vers nous la tragédie de Babel comme la mère de toutes les tragédies humaines, de l'Exode aux génocides du XXe siècle, à partir duquel l'homme ne peut que se reconstruire.

Paradoxalement, Babel est un mythe qui nous guérit du pessimisme. Sa poésie nous délivre d'une vision trop proche des événements pour distinguer l'espoir en toute chose, aussi inhumaine soit-elle. « L'une des thèses d'après Babel est que le langage est doué d'une capacité de conceptualiser le monde et que cette puissance constructrice a été décisive pour la survie de l'homme face à des contraintes biologiques inéluctables, c'est-à-dire face à la mort. C'est la miraculeuse (le mot ne me fait pas peur) capacité des grammaires à engendrer des propositions contrefactuelles « et si... » et surtout des temps futurs qui a donné à notre espèce les moyens d'espérer, d'aller bien au-delà de l'extinction de l'espèce. Nous durons, nous durons créativement en raison de notre impérative capacité de dire « non » à la réalité, de bâtir des fictions d'altérité, d'un « autre » rêve, voulu ou attendu où puisse habiter notre conscience. C'est en ce sens précis que l'utopique et le messianique sont des figures syntaxiques.³⁷ »

La déshumanisation peinte par Miklos Bokor, Anselm Kiefer et mise en scène par les frères Chapman repose sur le devoir de mémoire et sur les ruines du plus effroyable « triomphe de la volonté³⁸ » qu'ait connue l'humanité. La dimension cosmique de leurs œuvres, de la peinture à l'installation, compose avec la mythologie universelle, la poésie des légendes ancestrales, les références communes et l'actualité qui se souvient de l'Histoire. Elles transcendent par leur force toute velléité de nostalgie et de mélancolie. Elles se situent dans le temps de l'Histoire. L'art de ces artistes, érigé sur la dépouille nazie, mesure les tragédies contemporaines à l'aune des mythologies pour espérer encore en une vie éternelle du génie de l'humanité. (...)

Babel, un appel à la vigilance

Le mythe de Babel donne du sens à l'avenir. Il évalue notre présent à l'aune de sa symbolique ancestrale qui a valeur de rempart contre la déraison. Pour cette raison, il représente plus qu'une tour et plus qu'une ville, plus que les thèmes de la confusion des langues et de la dispersion des peuples. Pour les artistes contemporains, Babel est l'unique parabole, éthique à défaut de ne plus être théologique, dont la souplesse d'interprétation peut aider à la conception des mondes de demain. Elle accompagne notre vision du futur d'un fond de vraisemblance conceptuelle et spirituelle. Ainsi, en regard de la "situation internationale", la légende babélique ne représente plus seulement un site et l'orgueil d'un peuple en particulier. La lecture du mythe de Babel ne se conçoit plus comme une réponse aux égarements de l'humanité mais comme un appel à la vigilance.

(...) Dès lors, les quatre épisodes-clés du mythe trouvent une résonance toute contemporaine. À l'ère de la mondialisation, Babel démontre qu'une nouvelle confusion des langages et qu'une énième dispersion des peuples ne projettent pas l'humanité vers la fin mais vers le début d'un cycle historique. À échelle humaine, elle symbolise notre volonté à reconstruire chaque fois que tout s'effondre. Paradoxalement, Babel remédie aux symptômes du temps. Elle augure un recommencement qui s'inspire de l'histoire biblique.

Sans forcer la métaphore, à l'image de la dispersion des peuples après la destruction de Babel, les pierres de la Tour furent disséminées « sur la face de la Terre³⁹ », portant en elles l'aura du mythe. Aujourd'hui, le site de Babylone se situe à une centaine de kilomètres au sud de Bagdad. Les vestiges de la Tour ne forment plus qu'une empreinte en négatif dans le sol du périmètre de son enceinte et de la rampe des escaliers. Ces traces subsistantes sont les plus belles pour reconstruire le mythe. Elles constituent les fondations à partir desquelles nous élevons la Babel de notre imagination, et de notre propre vision du message biblique, comme *L'homme qui mesure les nuages* de Jan Fabre, dont le geste accompagne nos rêveries. Cette sculpture de l'artiste flamand illustre l'ambition toute babélique de se projeter toujours plus loin, sans connaître pour autant l'objectif à atteindre. (...)

« Dans son Journal intime, Kafka écrit : « Nous creusons la fosse de Babel. » Pourquoi « la fosse » ? En vérité, nous ne cessons pas d'élever en même temps la tour de ce même Babel. Mais tout est double. Nos mains fouillent la terre pendant que notre esprit monte vers le soleil. Nous pétrissons des corps et nous inventons des formes. Nous nous enfonçons dans la multiplicité des signes et des êtres et nous crions vers l'unité d'un Dieu inaccessible, et il en sera ainsi jusqu'à la fin des siècles, dans l'invisible simultanéité des exaltations et des écroulements.⁴⁰ »

Textes de Régis Cotentin, extraits du catalogue de l'exposition

³⁷ Georges Steiner, *Après Babel*, préface à la deuxième édition, Albin Michel, Paris, 1998, p.19

³⁸ Cette expression cite le film éponyme (en allemand: *Triumph des Willens*) de la réalisatrice Leni Riefenstahl (1902-2003) réalisé en 1935 sur le Congrès de Nuremberg du NSDAP de 1934.

³⁹ Après la chute de Babylone, la capitale mésopotamienne demeure dans les esprits le centre mythique de l'Antiquité orientale, jusque dans son effacement sous les décombres. Au Ier siècle de notre ère, Pline l'Ancien rapporte encore dans son "Histoire naturelle" (VI, 30) que le grand temple Esagil - le sanctuaire de Marduk - subsiste parmi les vestiges. Au cours des siècles suivants, la Tour est démantelée petit à petit pour construire les villes et villages alentours. L'E-Temen-An-Ki n'est plus que ruine, mais les sages ne l'abandonnent qu'à la fin du Ier siècle - début du IIe siècle quand plus rien ne subsiste de son aura mystique.

⁴⁰ Raymond Abellio, *La fosse de Babel*, Collection L'Imaginaire, Editions Gallimard, Paris, 1962

MUSÉOGRAPHIE

(...)

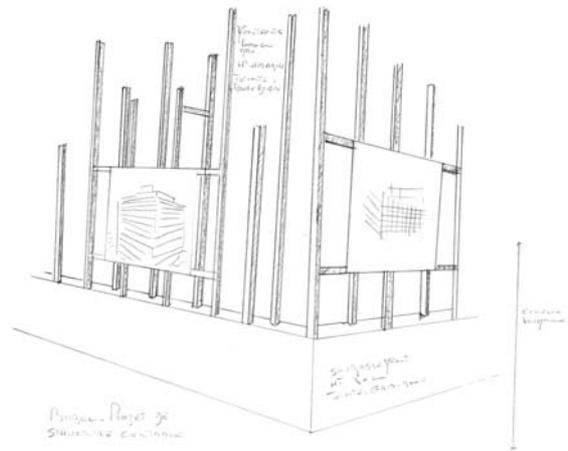
Un parti pris

Pour en venir au projet «Babel», celui-ci débute dès l'extérieur de la salle d'exposition temporaire. En effet, il nous est apparu l'emblématique besoin d'annoncer, de façon frontale, le thème par le majestueux *Fertile Crescent – 2009* d'Anselm Kiefer. A lui seul, il symbolise et synthétise la composition et la décomposition de la cité. A sa gauche, en guise de prologue au parcours, la *Babel* constituée de vingt-quatre photographies de Thibault Hazelzet rappelle la notion d'unité que va vivre un temps la cité des Hommes avant que Dieu n'y mette fin par la dispersion des peuples ; à sa droite, au sortir de la salle, en guise d'épilogue optimiste, le parcours se conclut par la bigarrée œuvre polyptique de Jef Aerosol ; elle figure la diversité humaine rassemblée et enrichissante par ses apports culturels qui doit nous unir et non nous séparer.

Pour la mise en espace, nous avons souhaité l'agencement d'une structure qui se veut une allégorie de la Babel biblique. Le point de départ se trouve tant dans l'iconographie des Babel des XVIème flamand - *Les Tours de Babel* de Pieter Brueghel l'ancien ou de Lucas van Valckenborch, pour ne citer que les plus célèbres - que dans *Fiction - 1998* de Ruyta Amae, visible dans l'exposition de Lille. En tant que véritable élément déclencheur du processus d'agencement, elle figure la vaste ossature métallique d'une construction en devenir mais que l'on peut aisément imaginer interminable.

L'élévation toute en profusion contraste avec un plan au sol classique à l'instar d'un jardin à la française. La structure centrale est constituée d'éléments montants, conçus comme un échafaudage «non finito», c'est-à-dire qu'elle nous offre une construction évolutive qui doit s'achever dans notre imagination (...).

Il est apparu opportun d'offrir aux visiteurs un parcours libre bien que scandé par quatre sections : Babel, une architecture organique, La Tour des langages, Les futur de Babel, Le tragique de Babel et de lui permettre d'appréhender visuellement l'exposition dans son entièreté où qu'il se trouve.



Nous avons énoncé plus haut l'importance des œuvres phares – véritables Totems – qui conduisent le visiteur d'un point «rencontre» à un autre. Nous en avons déterminé trois, véritables pivots de section.

La première, est la *Tour Bruxelles, 2010* de Wim Delvoye – œuvre qui mesure environ cinq mètres de haut ; la seconde, *La Tour (Tour de Babel), 2006-2012* de Jakob Gautel, ziggourat hélicoïdale du savoir accumulé, composée de quinze mille livres, en perpétuelle évolution, a trouvé naturellement sa place au centre de l'exposition ceinte d'une structure tronquée afin d'amplifier - par hyperbole - sa présence ; enfin, la troisième, *Le Monde en forme d'histoires tissées (version 2 - La Goutte), 2010* de Gilles Barbier a été choisie pour sa conception ascendante.

Ce choix trouve son évidence dans l'antinomie élévation/chute, construction/destruction.

Avec les teintes, comme on joue une « gamme chromatique », nous avons choisi d'inscrire cette allégorie dans notre territoire régional ; les murs de la salle et le soubassement de la structure sont peints d'un gris profond suggérant le mortier des constructions antiques et modernes ; l'élévation est rouge brique. Les couleurs ont été choisies pour leurs tonalités rompues qui procurent réflexion, profondeur, calme et douceur visuelle.

En ce qui concerne l'agencement spatial à proprement parlé, nous avons opté pour une mise en «répons» stylistique et iconographique des œuvres de façon à ce que les éléments de l'exposition se renvoient de proche en proche, se répondent ou s'interpellent.

Le mythe de la construction de Babel s'inscrit dans le paysage. L'éclairage trouve ainsi son évidence dans le choix d'une lumière naturelle ambiante afin d'offrir aux visiteurs un monde idéal et un parcours sans transition brutale d'un expôt à l'autre. Cependant, dans un souci de compréhension du cheminement, nous offrons à certaines œuvres un éclairage d'accentuation de façon à ce que, imperceptiblement, celles-ci deviennent des marqueurs de parcours.

Textes de Jean-Marie Dautel, extraits du catalogue de l'exposition

BIOGRAPHIES DES ARTISTES EXPOSÉS

Jef AEROSOL

Né le 15 janvier 1957 à Nantes
Vit et travaille à Lille

Jean-François Perroy, plus connu sous le pseudonyme de Jef Aérosol, est un artiste pochoiriste français issu de la première vague de "street art" (art urbain) des années 80. Il peint son premier pochoir à Tours en 1982. Il reste l'un des pionniers et chefs de file de cet art éphémère. Jef crée souvent des portraits de personnalités mais une grande partie de son travail est consacrée aux anonymes de la rue dont il peint les silhouettes grandeur nature, en noir et blanc, toujours soulignées de sa fameuse et mystérieuse flèche rouge, seconde signature et "marque de fabrique" de l'artiste. Il a peint sur les murs de nombreuses villes en France mais aussi à l'étranger: Londres, Lisbonne, Venise, Rome, Amsterdam, Chicago, New-York, Bruxelles, Zurich, Pékin, Tokyo, Palerme, Dublin, Belfast, Ljubljana... Il a également été invité par l'ambassade de France à Tokyo pour participer à la prestigieuse manifestation « no Man's Land ». Il a réalisé une fresque monumentale à Paris (place Stravinski, Beaubourg) intitulée "chuuuttt !!!", son plus grand pochoir à ce jour (350 m2).

(source : www.jefaerosol.com)

Ryuta AMAE

Né en 1967 à Oiso au Japon
Vit et travaille à Paris

L'œuvre de Ryuta Amae s'articule essentiellement autour de créations ou de retouches d'images numériques. Le photographe construit ses images sur ordinateur, mettant en place des décors vidés de toute présence humaine.

Ces images résultent d'une synthèse technologique : peintures et maquettes photographiées ou scannées puis retouchées à l'aide de l'ordinateur, et images de synthèse modélisées sur un logiciel 3D.

Leur mise en scène fragmente la perspective par la multiplication des points de vue, compose des harmonies inouïes entre les motifs, combine les plans jusqu'à l'implosion des limites topographiques.

(source : www.moreeuw.com/histoire-art/biographie-ryuta-amae.htm)

Gilles BARBIER

Né en 1965 à Port-Vila au Vanuatu
Vit et travaille à Marseille

Gilles Barbier est un artiste plasticien qui s'exprime aussi bien dans la sculpture, l'image, la photographie le dessin, et dans la réalisation d'installation. Découvert alors qu'il réalise à la gouache des copies grand format de pages de dictionnaire, son œuvre s'articule autour des principes du doute, de l'ambivalence et des sens multiples. Profondément plastique et prolifique, elle ne cesse, depuis une quinzaine d'années, d'interroger les postulats de la connaissance et de la représentation. Chacune de ses expositions propose une plongée dans les fictions qui, pour l'artiste, aident à donner sens au réel.

(source : www.galerie-vallois.com)

Denis BAJRAM

Né à Paris en 1970
Vit et travaille à Bayeux, en Normandie

Dessinateur en herbe dès l'âge de huit ans, Denis Bejram intègre en 1987 l'équipe de *Scarce* puis celle du *Goinfre* en 1992, dont il sera un temps rédacteur en chef. Œuvrant quelque temps comme illustrateur et graphiste pour Hachette, il décide finalement de se consacrer à la bande dessinée suite à sa rencontre avec Thierry Cailleateau et Guy Delcourt. L'un deviendra son scénariste et l'autre son éditeur sur Cryozone. Après le premier tome, Bajram s'installe à Angoulême. En 1998, les éditions Soleil lui offrent la liberté de commencer une série en solitaire : *UW1 (Universal War One)*. Pour cela, il n'a pas hésité à se lancer dans la mise en couleurs informatique pour en tirer des effets spectaculaires. Il devient ainsi l'un des tout premiers auteurs à réaliser entièrement des albums par informatique.

(source : www.bajram.com)

Hilary BERSETH

Né en 1979 aux Etats-Unis
Vit et travaille aux Etats-Unis

Les œuvres d'Hilary Berseth traitent essentiellement de l'interaction entre les mécanismes naturels et des processus scientifiques. Il travaille sur les phénomènes naturels, tels que des ruches, pour produire des pièces où l'instinct et le hasard se mêlent au travail artistique. De même, Berseth utilise l'électrolyse pour produire des sculptures qui sont "algorithmiques" -construites progressivement à l'échelle microscopique- un processus aléatoire naturel devient esthétiquement intéressant grâce à l'intervention humaine.

(source : www.allvisualarts.org)

Miklos BOKOR

Né en 1927 à Budapest
Vit et travaille en France

D'origine hongroise, Miklos Bokor est déporté à Auschwitz et Buchenwald en 1944. Revenu d'entre les morts, celui qui a vécu dans sa chair et dans son esprit l'expérience de la déshumanisation commence à peindre l'indicible. Bokor peint alors de très grandes toiles dominées par des couleurs terreuses, dont semblent s'extraire des silhouettes inquiétantes, au visage sans regard. Mais sur chaque toile, l'esthétique de la douleur est traversée par l'énergie vitale de ces figures humaines qui, dans un mouvement de marche, de combat, de fuite ou de supplication, n'en finissent pas de crier leur volonté d'exister. De nombreux poètes et critiques ont écrit sur l'œuvre de Bokor. Parmi eux : Yves Bonnefoy, Georges Duthuit, John E. Jackson, François Chapon, Philippe Dagen... « *Il s'est passé à Auschwitz quelque chose qui reste tapi dans la société comme une béance, une blessure qui ne se referme pas* », déclare Bokor.

(source : www.publikart.net)

Marco BRAMBILLA

Né en 1960 à Milan

Vit et travaille à entre New York et Los Angeles

Marco Brambilla commence à réaliser des publicités avant son premier long métrage *Demolition Man* (1993) avec Sylvester Stallone, Sandra Bullock et Wesley Snipes. Après un second film *Excess Baggage* (1997), il se tourne vers des projets photographiques et vidéos présentés dans des collections publiques ou privées. En 2002, il s'est consacré à la série télévisée *Dinotopia* dont il a réalisé les trois premiers épisodes. En 2006, il a réalisé le court métrage *Sync* pour le film collectif *destricted*.

(source : www.wikipedia.org)

François BOUCQ

Né en 1955 à Lille

Vit et travaille à Lille

Au début de sa carrière, François Boucq, scénariste-dessinateur, publie quelques caricatures dans le journal *Le Point* et dans *l'Expansion* en 1974, ainsi que dans *Play Boy* et *le Matin*. C'est en 1975 qu'il débutera réellement la bande dessinée et ses premières planches seront publiées dans *Mormoil*. Paraissent alors au fil des ans *Les Cornets de l'Amour*, planches qu'il avait présentées chez *Pilote* et qui étaient scénarisées par Delan, puis *Fluide Glacial*, *La Femme du Magicien* (1984) et *Bouche du Diable* (1989), mais aussi *Un point c'est tout !* (1993). François Boucq acquiert rapidement un graphisme rigoureux très personnel qui le détache de toute influence qu'il aurait pu avoir à ses débuts et le place parmi les grands dessinateurs d'aujourd'hui.

(source : <http://www.humano.com>)

Charley CASE

Né en 1969 à Bruxelles

Vit et travaille en Belgique

Charley Case traite sa thématique comme s'il se débattait dans un tourbillon dans lequel on voudrait l'entraîner de force mais dont il ne cesse de s'échapper. Il appartient au monde mais il est aussi une personne. D'entrée, ses grands dessins réalisés à même le mur et donc éphémères, le destin de l'art correspondant dès lors à celui de la vie, sont emblématiques de ce brassage permanent et de cette incessante agitation, des transhumances humaines et des nomadismes, dans lesquels chacun est pris tout en essayant de se distinguer, de se dépêtrer, de trouver son propre chemin, soit-il un refuge, un moment où il s'agit d'être seul avec soi-même.

(source : lalibrebelgique.be / Claude Lorent / Mis en ligne le 01/03/2006)

Jake and Dinos CHAPMAN

Jake Chapman, né en 1966 à Londres

Dinos Chapman, né en 1962 à Cheltenham

Vivent et travaillent à Londres

Dinos, l'aîné, et Jake, le cadet des Chapman, font partie de cette génération des « Young British Artists » mis en avant dans les années 1990 par le collectionneur et galeriste Charles Saatchi. Dès le début, les frères Chapman travaillent ensemble, notamment lors de leurs études au Royal College of Art ou en tant qu'assistants d'un autre célèbre duo d'artistes britanniques, Gilbert &

George. (...) Dès leurs débuts, Jake et Dinos Chapman réalisent des figures hyperréalistes en plastique ou en fibre de verre, qu'ils mettent en scène dans des situations de torture ou d'actes pornographiques. (...) Dans leur sens aigu de la provocation, les frères Chapman savent parfois frapper très fort : une de leurs œuvres les plus marquantes est l'installation *Hell* (1999), vaste ensemble de maquettes décrivant un camp d'extermination nazi peuplé de centaines de figurines de soldats SS exerçant des tortures sur des prisonniers. Deux siècles plus tard, une autre version des *Désastres de la guerre* de Goya...

(source : www.premiere.fr)

Jérôme CONSIDERANT

Né en 1977

Vit et travaille à Charleroi

Ses détournements irrévérencieux et ses clins d'œil signalétiques en font un iconoclaste incontournable : si Jérôme Considérant fait bien partie des agitateurs d'idées et d'images en phase avec une certaine tradition de l'art belge, son langage n'en est pas moins subtilement universel. Qu'il réinterprète des œuvres classiques ou des panneaux routiers, la dérision et la critique sociale ne sont jamais loin. Ses déclinaisons d'images nous rappellent, en souriant et en vrac, le désordre écologique, l'ennui et les postures de l'art contemporain, la dictature des gadgets, l'absurdité de la consommation. (...) Derrière chaque image au contenu soi-disant simple se cachent autant de sarcasmes bien tendus, pour le plus grand bonheur de l'humour de l'art.

(source : www.50degresnord.net)

Claude COURTECUISSÉ

Né en 1937 à Paris

Vit et travaille à Lille et Paris

Diplômé des Arts appliqués de Paris et de l'Ecole normale supérieure de l'enseignement technique (E.N.S.), il a enseigné notamment à l'Ecole régionale des Arts plastiques de Lille, à Camondo et à Olivier de Serres. Il a été membre du comité technique du Frac-Nord-Pas-de-Calais puis inspecteur principal des enseignements artistiques au ministère de la Culture. En tant qu'artiste photographe, sculpteur et designer, il a réalisé des commandes publiques pour le ministère de la Culture et plusieurs de ses œuvres ont été acquises par des collections publiques (le Musée d'Art moderne de Villeneuve d'Ascq, le Centre Georges Pompidou, le Musée des Arts décoratifs, le Frac Nord -Pas-de Calais, la Piscine).

(source : www.centrepompidou.fr)

Stéphane COUTURIER

Né en 1957 à Neuilly-sur-Seine

Vit et travaille à Paris

Exposé pour la première fois en 1994 à la galerie Polaris (Paris), Stéphane Couturier est immédiatement remarqué avec ses clichés relevant de l'« archéologie urbaine » (titre de sa première série). Dans la lignée de Charles Scheeler, des Becher, de Thomas Struth, Beat Streuli, le photographe s'attache aux développements urbains et aux métamorphoses des bâtiments depuis le

dix-neuvième siècle. Son objectif : « questionner la perception que nous avons de la ville et de ses différents territoires qui ne sont le plus souvent que segmentation de l'espace et télescopage des formes ». Les photographies de Stéphane Couturier figurent dans les collections de grands musées (Centre Georges Pompidou, Los Angeles County Museum, National Gallery of Canada, Grand-Duc Jean Museum in Luxembourg, Art Institute of Chicago...)
(source : www.premiere.fr)

Wim DELVOYE

Né en 1965 à Wervik (Flandre Occidentale)
Vit et travaille à Gand

Au-delà de la provocation et de l'absurdité apparente, cette œuvre de l'artiste belge, comme toutes ses autres installations, veut susciter la réflexion par la juxtaposition de différents univers et le contre-emploi. Il en va également ainsi des fameux cochons que Delvoye tatoue dans une ferme en Chine (...) : peut-on manger un animal qui porte un nom et qui, par son tatouage, se rapproche un peu plus de l'homme ?
(source : www.arte.fr)

Brian DETTMER

Né en 1974 à Chicago
Vit et travaille à Atlanta

Brian Dettmer est connu pour ses sculptures originales réalisées avec des livres et autres formes de médias classiques. (...)Dettmer a acquis une renommée internationale grâce à Internet, les blogueurs et les médias traditionnels. Ses œuvres sont présentes dans plusieurs collections publiques et privées à travers les États-Unis, en Amérique latine, en Europe, en Australie et en Asie (...).
(source : briandettmer.com)

Eric DE VILLE

(Belgique)

Pendant ses trente premières années de carrière, Eric de Ville fut un photographe passionné spécialisé dans l'automobile, les cosmétiques, parfums et également la joaillerie et les montres). Mais dès son plus jeune âge dans son laboratoire, Eric s'essaye à manipuler en parallèle les images, à leur donner une dimension purement artistique et imaginaire, voire surréaliste, dépassant la simple objectivité descriptive d'une photographie traditionnelle. La découverte et la maîtrise progressive de la retouche informatique contemporaine lui permettent aujourd'hui d'explorer sans restriction ses inspirations et de concrétiser photographiquement ses projets artistiques. (...)Ainsi une œuvre peut contenir d'une dizaine à un millier de clichés transformés et recomposés. Son intérêt réside toujours dans un sujet contemporain, relevant de l'actualité médiatique ou bien de la réalité de tous les jours. (...)
(source : <http://www.ericdeville.be/-Bio->)

Zhenjun DU

Né en 1961 à Shanghai.
Vit et travaille à Paris et Shanghai

Après des études artistiques classiques à Shanghai (la sculpture sur jade) il a rejoint la France pour explorer les potentialités de la création multimédia. Il fut découvert lors du festival « interférences » de Belfort en 2000, où il reçut le grand prix pour son installation interactive sur la guerre en Yougoslavie. En 2001, il réalisa l'installation *J'efface vos traces*. Cette installation interactive fonctionnait avec un tapis de géolocalisation de 4 mètres sur 12, 196 capteurs, 4 ordinateurs contrôlant chacun 4 séquences vidéo projetées du plafond. (...)

La force de Du est que toute cette technologie ne se voit pas, elle se fait discrète derrière le message et surtout derrière l'émotion générée (...).

(source : <http://duzhenjun.com>)

Maxime DUFOUR

Né en 1967 à Soisy-sous-Montmorency
Vit et travaille à Lille

A la suite d'un parcours dans le monde de la communication et de la culture, Maxime Dufour décide de se lancer dans la photographie. Attiré par la perspective, la géométrie et la fragmentation des objets et des édifices, ses domaines de prédilection sont, dès le début, l'architecture, le design et l'art contemporain. La créativité émergeant de la mutation des espaces métropolitains, le développement des nouveaux codes urbains, la dynamique du béton, du métal et du verre sont, pour lui, source constante d'inspiration. Son regard aiguisé sur nos métropoles nous fait ainsi réfléchir aux conséquences de leur développement exponentiel impactant directement celui de nos modes de vie, ainsi qu'à leurs enjeux sociaux, économiques et écologiques. Pour lui, la photo est certainement la façon la plus radicale d'interroger la conscience formatée de notre existence.

(source : www.maximedufour.net/flash/index.html)

Hendrick DUSSOLIER

Né en 1974
Vit et travaille en France

Dès « Obras », son premier film consacré à Barcelone, Hendrick Dussolier fait sensation dans le milieu des festivals. Rentré chez lui avec de nombreux prix et une nomination aux Césars en 2006, le réalisateur français commence un projet sur Babel. Il revisite le mythe antique de manière toute personnelle et le transpose dans l'Empire du Milieu, à Shanghai, une ville en pleine mutation qui vit au rythme effréné du changement et des transformations. Dans un voyage à travers le temps et l'espace, un homme et une femme s'effleurent, se ratent, s'oublient, se retrouvent. Sur des images réelles qui se mêlent à d'autres en 3D, la prose côtoie la poésie, la tradition affronte la modernité en une longue épopée lyrique et graphique menée par une musique originale signée Jean-François Viguié.

(source : Marie Bergeret, <http://www.formatcourt.com>)

Jan FABRE

Né en 1958, à Anvers
Vit et travaille à Anvers

Jan Fabre est à la fois dessinateur, plasticien, performeur, auteur, homme de théâtre, chorégraphe, éditeur... Son œuvre polymorphe, marquée par l'idée de transgression, n'a jamais cessé de susciter sur son passage, tant la controverse que l'admiration de ses contemporains. En humaniste, il place l'étude du corps matériel et spirituel au cœur de sa démarche artistique, n'hésitant pas à repousser ses propres limites dans ses performances et ses films. *Heaven of Delight* est l'une de ses œuvres les plus célèbres, œuvre pour laquelle il fit recouvrir d'élytres de scarabées le plafond de la salle des Glaces du Palais Royal de Bruxelles. Il a participé à de prestigieuses expositions internationales telles que la Documenta de Kassel, les Biennales de Venise, Lyon, São Paulo, Valence et Istanbul et a fait l'objet de nombreuses expositions personnelles et collectives au Stedelijk Museum d'Amsterdam, au Museum of Contemporary Art de Gand, au Kunstverein d'Hanovre, ainsi qu'à Bruxelles, Londres, Helsinki, Lisbonne, Lyon, Barcelone, Dubrovnik, Bâle, Francfort et Munich.

(source : Wikipedia.org)

Roland FISCHER

Né en 1958 à Saarbrücken, Germany
Vit et travaille à Pékin

Roland Fischer se plaît à photographier de manière frontale des visages de groupes sociaux assez homogènes : des étudiants et ouvriers chinois, des bourgeoises... Il se penche régulièrement sur la notion d'individualité, ainsi que sur les moyens de structuration employés par la société (les principes de la doxa communiste...). Loin de n'être qu'un portraitiste de talent, Roland Fischer se concentre également sur des motifs architecturaux, particulièrement sur les façades d'immeubles et de cathédrales. L'artiste procède par fragmentation, ce qui rend ses résultats généralement abstraits. Roland Fischer a remporté de nombreuses récompenses dont le Prix de la Foire Internationale Paris-Photo, en 1997.

(source : <http://www.premiere.fr>)

Jakob GAUTEL

Né en 1965 à Karlsruhe, Allemagne
Il vit et travaille à Paris et ailleurs

Ancien élève de Christian Boltanski à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, il travaille le dessin, les arts graphiques, la photographie, et des démarches d'installation. Il expose en France et à l'étranger, et expérimente des formes d'art hors des espaces convenus : affichages, action, performances...

Par ses interventions diverses, il remet en cause l'état des choses : son travail tourne autour de la perception de la réalité, et tente d'ouvrir des brèches pour montrer ce qu'il y a derrière l'apparence des choses.

(source : <http://www.gautel.net>)

Claude GENISSON

Né en 1927 à Paris
Vit et travaille à Douai

Peintre hyperréaliste précis. Élève de Jules-Émile Zingg, peintre paysagiste, il découvre à 16 ans *Le retable d'Issenheim* de Grünewald qui lui donne une inspiration. À 20 ans *l'Agneau mystique* de Jan van Eyck fut pour lui un choc artistique. En 1954, il habite à Douai. En 1963 il expose à la galerie Gaveau à Paris. Il utilise les techniques anciennes de superposition de vernis et de couches de peinture à l'huile. Parmi ses 700 œuvres, on trouve *La Vieille polonaise* (1963), *La tour de Babel*, *Neige* (1966), *Paysage italien* (1971), *La tentation de saint Antoine* (1972), *La capitale des formes* (1987), *La cité de la science*.

(source : Wikipedia.org)

Andreas GURSKY

Né à Leipzig en 1955
Vit et travaille à Düsseldorf

Fils de photographe, Andreas Gursky est l'un des représentants majeurs de l'École de photographie de Düsseldorf. Il expose aujourd'hui ses clichés dans les plus grands musées du monde, tels le Museum of Modern Art de New York, le Centro de Arte Reina Sofi a de Madrid, le Centre Georges Pompidou et dernièrement le Kunstmuseum de Bâle. Andreas Gursky est avant tout célèbre pour ses portraits monumentaux de la société de consommation et de la globalisation [...]. Ses images aux plans simples, généralement frontaux, sont souvent retravaillées de façon numérique. Ce procédé lui permet d'augmenter l'effet de gigantisme saisissant qui s'en dégage. Les sites qu'il donne ainsi à voir sont des environnements transformés à partir du réel, des images conceptuelles davantage que des portraits réalistes.

(source : <http://www.moreeuw.com/histoire-art.htm>)

Thibault HAZELZET

Né en 1975 à Versailles
Vit et travaille à Paris

De prime abord, les images de Thibault Hazelzet, déconcertent : agissant comme autant de surfaces réfléchissantes face auxquelles le regardeur s'égaré, leurs effets de transparence et de reflets se conjuguent pour rendre la lecture délicate, entre la fenêtre ouverte sur le monde et le miroir intérieur. Caches, griffures, superpositions, strates, contribuent à l'apparition de perspectives impossibles, à l'avènement d'images aux logiques spatiales discordantes. [...]

Œuvre graphique ? Photographie ? Procédé argentique ou numérique ? Disons d'emblée que ce processus créatif complexe qu'il ne nous appartient pas de révéler conjugue photographie argentique, travail graphique et démarche architecturale.

(source : www.galeriegaillard.com)

John ISAACS

Né en 1968 à Lancaster (R-U)
Vit et travaille entre Londres et Berlin

Les œuvres d'Isaacs sont toujours inspirées de la contemplation. Qu'il s'agisse d'un bras coupé, grotesquement réel, avec le mot « HATE » tatoué sur le poing, ou un petit dessin à l'encre représentant une licorne, le travail de l'artiste contient toujours une note d'étonnement mystique et de réalité brutale. Par son mélange, souvent plein d'humour, d'optimisme et de pessimisme, Isaacs examine les conventions dictées par l'histoire et les cultures. (...) (source : www.museum52.com)

Florian JOYE

Né en 1979 à Lausanne
Vit à Préverenges

« Dubaï rejoue le monde dans ce qu'il peut comporter de plus universel en termes de savoir, de culture et de divertissement, plonge dans le spectacle et étourdit le visiteur en multipliant les glissements qui font vaciller sa perception. Comme Hollywood, Disneyland, Silicon Valley ou Las Vegas, Dubaï est devenu un des modèles à dimension habitable de cette civilisation qui crée du territoire sur mer et investit le désert. »

(source : www.linsense.fr)

Anselm KIEFER

Né en 1945 à Donaueschingen (Allemagne)
Vit et travaille en France

À la fois peinture, sculpture et architecture, l'œuvre protéiforme d'Anselm Kiefer questionne les problèmes fondamentaux de la condition humaine et de son devenir. Né dans l'Allemagne vaincue par les Alliés, l'artiste grandit dans un monde de ruines et dans celui de la Reconstruction. Comme les représentants du Nouveau Cinéma allemand des années 1960-1970, tels Wim Wenders (1945) ou Rainer Werner Fassbinder (1945) ou comme les peintres du "réalisme capitaliste" de l'école de Düsseldorf Gerhard Richter (1932) et Sigmar Polke (1941), Anselm Kiefer exprime "la difficulté de se purger des démons du nazisme." La taille monumentale de ses œuvres nous intimide mais le conglomérat de matières incite à palper des yeux l'énergie des matériaux qui emporte la composition d'ensemble.

Thomas KNEUBÜHLER

Né en 1963 à Soleure, en Suisse.
Vit et travaille à Montréal.

Les œuvres de Thomas Kneubühler traitent de questions sociales, de l'impact de la technologie et de la nature ambivalente des structures de la vie moderne. Elles interrogent également les frontières ambiguës entre espaces privés et publics, les enjeux du contrôle et de la surveillance, ou même de la beauté radieuse, mais déshumanisante, des paysages urbains. Son travail a été présenté dans de nombreuses expositions individuelles au Canada et dans le cadre d'expositions collectives au Canada, en Chine, en Suisse, aux Pays-Bas, en Allemagne et au Mexique. [...] (source : www.macm.org)

Xiang LIQING

Né en 1973 à Shaoxing, en Chine
Vit et travaille à Shanghai

Diplômé en 1995 de l'Académie des Beaux-Arts de Chine, Département Peinture à l'huile, il est aujourd'hui considéré comme l'un des artistes les plus prometteurs de sa génération. Artiste prolifique à la personnalité énigmatique, Xiang Liqing réalise une œuvre protéiforme où peintures, photographies, installations, sculptures expriment ses préoccupations existentielles avec humour et poésie. Navigant sans cesse entre témoignage décalé de la société dans laquelle il vit et captation de la part immuable de tout être et des choses qui l'entourent, la portée de ses œuvres dépasse largement le contexte chinois dans lequel elles s'inscrivent. Ni ouvertement politique, ni entièrement conceptuelle, Xiang Liqing crée une œuvre en retrait, où la critique sociale n'est jamais frontale, et la circonspection, atténuée par une lueur d'optimisme.

(source : www.collectionsocietegenerale.com)

Vik MUNIZ

Né en 1961 à São Paulo, au Brésil
Vit et travaille entre Rio de Janeiro et New York

L'un des aspects de l'art de Vik Muniz est d'utiliser la photographie pour immortaliser les images qu'il crée à partir d'une diversité incalculable de médias : terre, sucre, excréments, confiture, ketchup, fil de fer, fil de lin, corde, chocolat, sang artificiel, jetons de couleurs, diamants, poussière, pâte à modeler, etc. L'autre aspect de son art réside dans la reproduction d'œuvres célèbres. Vik Muniz, qui se définit lui-même comme un « *illusionniste low-tech* », pose la question de l'illusion des images. Ses œuvres sont présentées depuis 1989 dans de nombreuses expositions personnelles à New York, São Paulo, Rio de Janeiro, Barcelone, Houston, Santiago de Compostela, Rome, Madrid, Dublin, dans les institutions les plus prestigieuses. En 1998, il participe à la 24e Biennale internationale de São Paulo et en 2001, il représente le Brésil à la 49e Biennale de Venise. En 2005, le Miami Art Museum lui a consacré une exposition rétrospective qui a été présentée à travers l'Amérique. En 2008, il est le commissaire invité pour une grande exposition au MoMA, Artist's Choice: Vik Muniz.

(source : www.collectionsocietegenerale.com)

Jean-François RAUZIER

Né en 1952 à Sainte-Adresse (France)
Vit et travaille en France

Jean-François Rauzier s'appuie sur la photo et la dépose pour créer une peinture numérique. Hyperréaliste, la peinture de Jean François Rauzier l'est, mais son univers est aussi surréaliste. Un énorme puzzle qui permet au spectateur de plonger dans un monde où le rêve et le fantastique donne une vision idyllique de la nature.

« *Mes hyperphotos sont la réalisation d'un vieux rêve qui m'aurait été impossible sans la technologie numérique : voir à la fois plus large et plus près, arrêter le temps et pouvoir alors examiner tous les détails de l'image figée.* »

(source : www.annuaire-parisien.com)

Samuel ROUSSEAU

Né en 1971 à Marseille
Vit et travaille à Grenoble

Entre humour et poésie, Samuel Rousseau s'approprie la technologie, s'efforce de faire disparaître la technique devant le regard des spectateurs tant l'image produite est puissante. Le plasticien joue avec le réel, crée l'illusion. Ainsi ose-t-il échanger le linge sale visible derrière le hublot d'une machine à laver en une série de visages d'origine et d'âge totalement différents pour ainsi créer une « Lessive Raciale » (2003) [...]. Après plusieurs expositions personnelles entre 1998 et 2003 en France et ailleurs (Pérou, Espagne), Rousseau participe pour la première fois à la Foire Internationale d'Art Contemporain (FIAC) en 2004. (...) En 2011, l'ascension se poursuit : Samuel Rousseau est en course pour le Prix Marcel Duchamp aux côtés de trois de ses confrères : Damien Cabanes, Mircea Cantor et Guillaume Leblon.
(source : www.evene.fr)

François SCHUITEN

Né en 1956 à Bruxelles
Vit et travaille en Belgique

Né dans une famille d'architectes, François Schuiten se passionne très tôt pour le dessin. C'est à 16 ans qu'il publie ses premières planches pour une histoire courte « Mutation ». Il entre à l'Institut de bande dessinée de Saint-Luc et fait la rencontre de Claude Renard avec qui il va collaborer pour les albums « *Aux médianes de Cymbiola* » et « *Le Rail* » aux éditions Humanoïdes associés. Il participe également à l'album « *9ème rêve* » pour lequel se sont associés les nouveaux talents de la bande dessinée belge. [...] Doté de talents multiples, François Schuiten a notamment réalisé des scénographies dont « *Le Musée des ombres* » présenté au Festival d'Angoulême et a conçu le Pavillon des utopies pour l'Exposition Universelle d'Hanovre en l'an 2000. En passionné de l'image, il a collaboré à la conception de deux films « *Gwendoline* » et « *Taxandria* », a coécrit plusieurs documentaires et est coauteur d'une série en animation de synthèse « *Les Quarxs* ».
(source : www.evene.fr)

Cédric TANGUY

Né en 1972 à Vannes, France
Vit et travaille à Vence (France)

Cédric Tanguy a développé le secret de transformer en art tout ce qui l'entoure. Manipulateur hors pair, il passe allègrement de la vidéo à la photographie, de la performance à la mise en scène pour des photos de mode. Il dépèce, avec une ironie doublée de compassion, l'anatomie monstrueuse de la célébrité et de l'égo, multipliant les métamorphoses et dynamitant les notions d'identité. Après les soirées de Monsieur l'Ambassadeur au Logoscope à Monaco, l'artiste revient dans la région après quelques expositions en 2006 à la Friche Belle de Mai (Marseille), à la Galerie Aeroplastics (Bruxelles), Feigen contemporain (New York), Nuit Blanche (Amiens)...
(source : www.mycontemporary.com)

Marjan TEEUWEN

Né en 1953 aux Pays-Bas
Vit et travaille à Hertogenbosch, Pays-Bas

Formée à l'Académie des Beaux-Arts de Tilburg et à la Kunstacademie de St. Joost, Breda, Marjan Teeuwen a commencé son parcours par la peinture jusqu'à la découverte de son concept de « piled spaces » (espaces empilés). Sur ce thème, elle expérimente divers médias : elle dessine, construit des installations et fait des photographies et des vidéos basées sur ces interventions architecturales. (...) Depuis 1993, elle est aussi fondatrice et commissaire du groupe KW14 qui organise tous les 2 ans des expositions d'artistes contemporains. L'artiste a remporté en 2009 le Grand Prix de la Biennale de Krasnoyarsk. Son travail a été présenté en 2009 au salon « Paris Photo ».
(source : <http://www.collectionsocietegenerale.com>)

Wolfe VON LENKIEWICZ

Né en 1966 en Grande-Bretagne
Vit et travaille à Londres

La principale préoccupation artistique de Wolfe von Lenkiewicz est l'appropriation de la langue et la mythologie. Il expérimente courageusement avec les combinaisons visuelles hybrides qui évitent les frontières obscures du choquant. Son intervention en histoire de l'art témoigne de notre propre complaisance vers des images célèbres, à savoir celles très largement apprises par les compositions visuelles d'histoire de l'art. Notre connaissance de celles-ci est devenue une seconde nature telle que nous les prenons pour acquis. Ce n'est qu'une fois perturbé que nous nous rendons compte de la confiance que nous plaçons en elles. Il n'est pas jusqu'à ce qu'ils soient perturbés que nous nous rendons compte à quel point la confiance nous plaçons en eux. L'histoire de l'art peut être comprise comme une atteinte à des changements d'un mode de représentation visuelle à l'autre. [...] Ses travaux démontrent qu'aucune image n'est sacrée et donc de l'artiste est libre.
(source : www.allvisualarts.org)

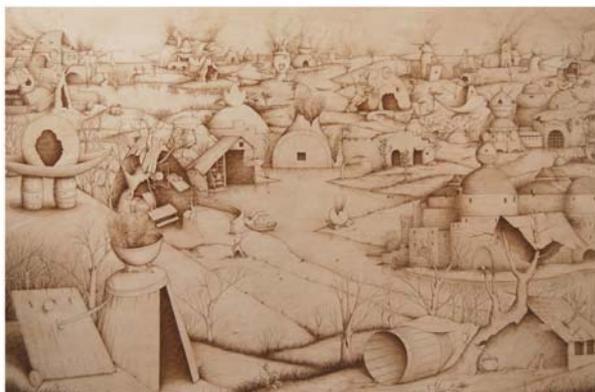
Yang YONGLIANG

Né en 1980 à Shanghai
Vit et travaille à Shanghai

Dès son plus jeune âge, Yang Yongliang a étudié la peinture traditionnelle chinoise et la calligraphie auprès du grand maître Yang Yang à Shanghai. Utilisant le médium de la photographie et inspiré par la culture ancestrale et les fameux Shanshui, ces paysages de montagnes calligraphiés par les plus grands artistes classiques depuis plus d'un millénaire, il crée de toute pièce un nouveau monde d'illusions, une vision entre rêve et cauchemar, à la fois futuriste et séculaire. [...] L'usage des longs rouleaux panoramiques, l'impression sur papier coton, le jeu sur les détails et les effets d'échelle, l'apposition de sceaux classiques à l'encre rouge, le tout composé en noir et blanc, font de l'œuvre de Yang Yongliang le renouveau contemporain du shanshui.
(source : www.magda-gallery.com)

AUTOUR DE L'EXPOSITION

▪ "Les sept péchés capitaux" d'Antoine Roegiers



Paysage des sept péchés capitaux
Encre sur papier
193 x 130 cm
2012

La rencontre de la peinture flamande et de l'art numérique. Dans une série de vidéos s'animent les créatures hybrides et fantastiques des gravures de Peter Bruegel le Vieux, les faisant surgir d'un monde imaginaire, comme poussées par un souffle démoniaque.

L'œuvre, présentée du 19 mai 2012 au 14 janvier 2013 dans le département des plans en relief du musée, s'accompagne de 60 dessins préparatoires et 2 dessins monumentaux (encres sur papier) et d'une installation vidéo sur 7 écrans déclinant l'animation des 7 estampes de Bruegel.

▪ Conférence

Mercredi 06 Juin, à 18h30

Préambule à l'art contemporain

Babel, les projections contemporaines et futuristes du mythe (présentation en avant-première de l'exposition).

Par Régis Cotentin, Chargé de la programmation contemporaine et commissaire de l'exposition.

Auditorium. Entrée libre. Nombre de places limité.

▪ Concert

Samedi 09 Juin, 21 heures : Aufgang

Dans le cadre de Lille Piano(s) Festival - En partenariat avec l'orchestre national de Lille.

Le trio Aufgang (Rami Khalifé, Francesco Tristano et Aymeric Westrich) bouscule le dogme des genres musicaux et s'attache à créer avant tout un langage musical à la croisée du classique et de l'électronique, dont le seul objectif est de faire vibrer le public. Pour fêter la sortie de leur second album « *Barok* », le trio se lance dans une grande tournée européenne.

Atrium. Tarifs : 10 € • 5 €

Plus d'infos sur : www.facebook.com/LillePianosFestival

▪ Nocturnes

Mercredi 13 Juin, de 19h à 22h.

Nocturne étudiants : les artistes de Babel

Visite libre de l'exposition et rencontre avec quelques artistes exposés dans BABEL (François Schuitten, Du Zhenjun, François Boucq, Denis Bajram, Claude Courtecuisse, Jef Aerosol, Maxime Dufour.)

Entrée gratuite. Réservée aux étudiants et moins de 26 ans.

Mercredi 28 Novembre, de 19h à 22h (4h00 pour les projections).

La Nuit Fantastique

Une nuit entière de visites et d'animations entièrement gratuites, pour parcourir le musée et les expositions dans une ambiance mystérieuse et festive.

Visite des expositions « BABEL » et « Fables du paysage flamand au XVIe siècle - Bosch, Bles, Brueghel, Bril » - **Atelier** de modèle vivant sur le thème du Paradis et des Enfers. **Nuit Miyazaki**, le maître du film d'animation japonais : projections, à partir de 20h30, de : *Le château ambulante* (Japon, 2005, 1h54), *Le voyage de Chihiro* (Japon, 2001, 2h04), *Princesse Mononoké* (Japon, 2000,

2h14). (Auditorium - dans la limite des places disponibles).

Entrée gratuite. Réservée aux étudiants et moins de 26 ans.

Vendredi 21 Décembre, de 18h à 21h

Nocturne gratuite sur les expositions « BABEL » et « Fables du paysage flamand au XVIe siècle - Bosch, Bles, Brueghel, Bril »

Visite libre des expositions, entrée gratuite.

LISTE DES ŒUVRES

**Œuvre présentée à l'extérieur du musée, sur le balcon
situé au-dessus de l'entrée principale**

Jan FABRE (Belgique - Anvers, 1958)

L'homme qui mesure les nuages, 1998

Sculpture en bronze, 283 x 150 x 80 cm

Collection Linda et Guy Pieters

avec la courtoisie de la Galerie Guy Pieters, Sint-Martens-Latem

Jef AEROSOL (France - Nantes, 1957)

"A Face in the Crowd" : 1, Inde, 2012 / 2, Europe, 2011 /

3, Chine, 2011 / 4, Afrique, 2011

Pochoirs - peinture aérosol - sur toiles, 4 x (80 x 80 cm)

Solucial Avocats avec la courtoisie de la Galerie Raison
d'Art, Lille

Ryuta AMAE (Japon - Oiso, 1967)

Fiction, 1998

Epreuve couleur sur PVC, 177,5 x 208,5 cm

Centre National des Arts Plastiques, Paris

Denis BAJRAM (France, Saint-Denis, 1970)

*UW1 - Universal War One, tome 5 - ex-libris pour la
librairie Fantasmagorie*, 2004

Crayon sur papier, original, 42 x 29,7 cm

Collection particulière

UW1 - Universal War One, tome 5 - ex-libris, 2005

Peinture numérique, 24 x 18 cm

Collection particulière

UW1 - Universal War One, tome 5 - ex-libris, 2005

Retouche numérique, 24 x 18 cm

Collection particulière

UW1 - Universal War One, tome 3 – page 33, 2000

Encre sur papier, original, 58 x 42 cm

Collection particulière

UW1 - Universal War One, tome 4 – couverture, 2001

Peinture numérique, 70 x 50 cm

Collection particulière

Babel de la Bande Dessinée, 1999

Encre sur papier, couleur numérique, 52 x 40 cm

Collection particulière

UW1 - Universal War One, tome 5 – p. 40, 2005

Dessin et couleur numérique, 58 x 42 cm

Collection particulière

UW1 – Universal War One, tome 4, page 43, 2001

Encre sur papier, 58,1 x 42,2 cm

Collection particulière

Babel Z / Gaston Lagaffe / Marsupilami, 1997

Encre sur papier, couleur numérique, 14,5 x 21 cm

Collection particulière

Gilles BARBIER (France - Vanuatu, 1965)

Sans Titre (Tour de Babel), 2004

Gouache sur papier, 189 x 123 cm (chaque élément)

Collection Georges-Philippe Vallois, Paris

avec la courtoisie de la Galerie GP & N Vallois, Paris

Le monde en forme d'histoires tissées (la Goutte), 2010

Métacrylate, encre permanente, acier, platine

d'accrochage en bois, 235 x 130 x 130 cm

Collection de l'artiste avec la courtoisie de la Galerie GP &
N Vallois, Paris

Hilary BERSETH (Etats-Unis, Bucks County, 1979)

Programmed Hive 9, 2009

Sculpture, 122 x 61 x 61 cm

Ella, Aedan & Darya Casimiro Collection

avec la courtoisie de la Galerie Aeroplastics

Contemporary, Bruxelles

Miklos BOKOR (Hongrie - Budapest, 1927)

Multitude, 1996

Huile sur toile, 305 x 203 cm / Collection de l'artiste, Paris

Sans titre, 2010

Huile sur toile, 305 x 203 cm / Collection de l'artiste, Paris

François BOUCQ (France - Lille, 1955)

Intérieur de la Babel de Jérôme Boucherot, 2012

Dessin à l'encre de Chine sur papier, 190 x 105 cm

Collection de l'artiste avec la courtoisie de la Galerie Raison d'Art, Lille

Marco BRAMBILLA (Italie - Milan, 1960)

Civilization, 2008, Edition 03/05

Film couleur sonore, 1920 x 1080 dpi, 2'40 mn en boucle

Collection Iwalani Gay

avec la courtoisie de la Christopher Grimes Gallery, Santa Monica

Charley CASE (Belgique - Bruxelles, 1969)

Naissance et mort de Babylone/du temps, 1999

Dessin, techniques mixtes, graphites, encres sur papier japon,

800 x 101 cm

avec la courtoisie de la Galerie Aeroplastics Contemporary, Bruxelles

**Jake and Dinos CHAPMAN (Royaume-Uni – Londres, 1966 et
Cheltenham, 1962)**

No Woman No Cry, 2009

Technique mixte et figurines en fibre de verre, 215 x 127,5 x 127,5 cm

avec la courtoisie des artistes et du White Cube, Londres

Claude COURTECUISSÉ (France - Paris, 1937)

Etude informatique pour Babel axonométrique réalisée

par Alban Lehenri, designer, 2012

Dessin au fusain sur papier, 220 x 150 cm

Claude Courtecuisse

Amphithéâtre, 1992
Dessin au fusain sur papier, 220 x 150 cm
Claude Courtecuisse

Babel axonométrique, 2011
Dessin au fusain sur papier, 220 x 150 cm
Collection de l'artiste
© Claude Courtecuisse / DR

Stéphane COUTURIER (France – Neuilly-sur-Seine, 1957)
Série Melting Point, Tour Granite - La Défense, 2008
C-Print sur diasec, fujiflex sur diasec, 130,5 x 97 x 4,9 cm
Collection Art Contemporain Société Générale,
Paris La Défense

Wim DELVOYE (Belgique - Wervicque, 1965)
Concrete Mixer (scale model 1:4), 2011
Acier corten coupé au laser, 81 x 60 x 35 cm
Studio Wim Delvoye avec la courtoisie de la Galerie
Emmanuel Perrotin, Paris - Miami
Sans titre (Tour), 2008
Acier corten, coupé en laser, 486 x 85 x 85 cm
Collection privée, Dubai avec la courtoisie du Studio Wim
Delvoye et de la Galerie Emmanuel Perrotin, Paris - Miami

Brian DETTMER (Etats-Unis - Chicago, 1974)
Tower of Babble, 2011
Papier, livres assemblés et découpés, 45,7 x 26,6 x 26,6 cm
Galila's Collection, Bruxelles avec la courtoisie de la Galerie
Aeroplastics Contemporary, Bruxelles

Eric DE VILLE (Belgique, Ixelles, 1956)
La Tour de Bruxelles – 08/2008 - 4
La Tour de Bruxelles by Night – 02/2009 - 5
La Tour de Bruxelles en automne – 11/2009 - 6
La Tour de Bruxelles en Black and Night – 06/2010 - 7
La Tour de Bruxelles en hiver – 12/2010 - 8
Tower of Brussels – 04/2011 - 9
Six photographies couleurs montées sur forex, 140 x 140 cm
Collection de l'artiste

Eden Gardens – 03/2008 - 1
Photographie couleur montée sur forex, 100 x 100 cm
Collection de l'artiste
© Eric de Ville / DR

Bird – 06/2008 - 2
Photographie couleur montée sur forex, 100 x 100 cm
Collection de l'artiste
© Eric de Ville / DR

Intimité – 12/2008 – 3
Photographie couleur montée sur forex, 125 x 50 x 3 cm
Collection de l'artiste

Zhenjun DU (Chine - Shanghai, 1961)
Independence of the Country Super tower, 2010, C-Print
contrecollé sur aluminium, 160 x 120 cm
The Flood, 2010, C-Print contrecollé sur aluminium,
160 x 120 cm
Old Europe, 2010, C-Print contrecollé sur aluminium,
160 x 120 cm
The Accident, 2010, C-Print contrecollé sur aluminium,
160 x 120 cm
The Wind, 2010, C-Print contrecollé sur aluminium,

160 x 120 cm
avec la courtoisie de la Galerie RX, Paris

Ran, 2012
C-Print contrecollé sur aluminium, 180,2 x 240,2 cm
Collection de l'artiste avec la courtoisie de la Galerie RX, Paris

The Snow, 2012
C-Print contrecollé sur aluminium, 160 x 120 cm
Collection de l'artiste avec la courtoisie de la Galerie RX, Paris

Maxime DUFOUR (France, Soisy-sous-Montmorency, 1967)
Superlative Cities - "Al Reem Island" - Abu Dhabi, 2012
Photographie imprimée sur un papier Edison Etching Rag
310 g/m² (sans azurants optiques) de chez Canson Fine
Art Infinity, 120 x 120 x 6 cm
avec la courtoisie de la Galerie Raison d'Art, Lille

Superlative Cities - "Brazilian Vibrations" - Sao Paulo - Copan Building
Photographie imprimée sur un papier Edison Etching Rag
310 g/m² (sans azurants optiques) de chez Canson Fine
Art Infinity, 100 x 100 x 6 cm
Crédit Agricole Nord de France
avec la courtoisie de la Galerie Raison d'Art, Lille

Superlative Cities - "Chinese Vibrations" - Shanghai - Jim Mao Tower
Photographie imprimée sur un papier Edison Etching Rag
310 g/m² (sans azurants optiques) de chez Canson Fine
Art Infinity, 100 x 100 x 6 cm
Crédit Agricole Nord de France
avec la courtoisie de la Galerie Raison d'Art, Lille

Hendrick DUSSOLIER (France - Paris, 1974)
Babel, 2010
Film vidéo, support Blu-Ray, 15 mn. Studio HDK Productions

Roland FISCHER (Allemagne - Saarbrück, 1958)
Léon, 2003
C-Print Diasec, 171 x 244 x 6 cm
Coll. de l'artiste avec la courtoisie de la Galerie Sollertis, Toulouse

Salamanca, 2007
C-Print Diasec, 254 x 169 x 6 cm
Coll. de l'artiste avec la courtoisie de la Galerie Sollertis, Toulouse

Cologne, 2009
C-Print Diasec, 254 x 164 x 6 cm
Coll. de l'artiste avec la courtoisie de la Galerie Sollertis, Toulouse

Jakob GAUTEL (Allemagne - Karlsruhe, 1965)
La Tour (Tour de Babel), 2006-2012
Sculpture-installation de 15000 livres sur support de
polystyrène expansé, 460 x 400 x 386 cm
Collection de l'artiste

Claude GENISSON (France - Paris, 1927)
La Tour de Babel (version 2), 1963-1974
Huile sur toile, 160 x 200 cm
Collection de l'artiste

Andreas GURSKY (Allemagne - Leipzig, 1955)
Mayday V, 2006
Chromogenic colour print achter plexiglas, 324 x 217,9
cm, édition 5/6
Collection Stedelijk Museum Amsterdam, purchased
with the generous support of 1) the Mondriaan

Foundation 2) the Titusfonds of the Vereniging Rembrandt, 3) the VSB Fonds and 4) the SNS Reaal Fonds

Thibault HAZELZET (France - Versailles, 1975)

Babel, 2007
24 photographies cibachromes sous diasec,
24 x (60 x 80 cm)
avec la courtoisie de la Galerie Christophe Gaillard, Paris

John ISAACS (Royaume-Uni - Lancaster, 1968)

The Architecture of Aspiration, 2003
Polystyrène, bois balsa, plasticine, sable, PVA
120 x 90 x 90 cm
Collection particulière, Allemagne, avec la courtoisie de la Galerie Aeroplastics Contemporary, Bruxelles

Florian JOYE (Suisse - Lausanne, 1979)

Dubai Marina II de la série « Desert Gate », 2006, éd. 2/6
Tirage lambda sur aluminium, 62,5 x 80 cm
Collection de l'artiste

Bawadi de la série « Desert Gate », 2006, éd. 5/6
Tirage lambda sur aluminium, 62,5 x 80 cm
Collection de l'artiste

Anselm KIEFER (Allemagne - Donaueschingen, 1945)

The Fertile Crescent, 2009
Technique mixte sur toile, 330 x 762 x 7 cm
ESSL Museum, Vienne
avec la courtoisie de la Galerie Thaddaeus Ropac, Paris-Salzburg

The Fertile Crescent, 2009
Technique mixte sur toile, 280 x 760 x 7 cm
Collection privée
avec la courtoisie de la Galerie Thaddaeus Ropac, Paris-Salzburg

Thomas KNEUBÜHLER (Suisse - Soleure, 1963)

Untitled 4 (de la série « Office 2000 »)
C-Print sur aluminium, 122 x 152 cm
Collection de l'artiste

Xiang LIQING (Chine - Shaoxing, 1973)

Rock Never 3, 2002
Tirage lambda monté sur aluminium,
204,1 x 103,1 x 4 cm
Collection Art Contemporain Société Générale, Paris La Défense

Vik MUNIZ (Brésil – São Paulo, 1961)

The Tower of Babel after Pieter Bruegel (Gordian Puzzles), 2007
Impression numérique chromogénique, 190 x 251 cm
avec la courtoisie de la Galerie Xippas, Paris
WWW (World Map), Pictures of Junk, 2008
Triptyque, tirages numériques, 153,2 x 106,3 x 5 cm (chaque élément)
Collection Art Contemporain Société Générale, Paris La Défense

Eva NIELSEN (France-Danemark, Lilas, 1978)

Babel, 2011
Huile, acrylique, sérigraphie sur toile, 200 x 230 cm
Jacques Font Collection
avec la courtoisie de la Galerie Dominique Fiat, Paris

Jean-François RAUZIER (France – Sainte Adresse, 1952)

Versailles, 2009
Tirage photographique contrecollé sur dibond, 180 x 300 cm
avec la courtoisie de L'Art en direct, Paris, Boulogne-Billancourt
Bibliothèque idéale 2, 2009
Tirage photographique contrecollé sur dibond, 145 x 300 cm
avec la courtoisie de L'Art en direct, Paris, Boulogne-Billancourt
Tours Abu Dhabi, 2010
Tirage photographique contrecollé sur dibond, 180 x 300 cm
avec la courtoisie de L'Art en direct, Paris, Boulogne-Billancourt
Babel Bruegel, 2011
Tirage photographique contrecollé sur dibond, 180 x 300 cm
avec la courtoisie de L'Art en direct, Paris, Boulogne-Billancourt
Montjuïc, 2010
Tirage photographique contrecollé sur dibond, 180 x 300 cm
avec la courtoisie de L'Art en direct, Paris, Boulogne-Billancourt

Antoine ROEGIERS (Belgique - Braine l'Alleud, 1980)

Installation "Les sept péchés capitaux", 2012
Ordinateur, 7 écrans
Coll. de l'artiste avec la courtoisie de la Galerie Guy Bärtschi, Genève
Paysage des sept péchés capitaux d'après les dessins "Les sept péchés capitaux" de Pieter Bruegel 1559, 2012
encre sépia sur papier, 197 x 134 cm
Coll. de l'artiste avec la courtoisie de la Galerie Guy Bärtschi, Genève
Des corps des sept péchés capitaux d'après les dessins "Les Sept Péchés capitaux" de Pieter Bruegel 1559, 2012
encre sépia sur papier, 197 x 134 cm
Coll. de l'artiste avec la courtoisie de la Galerie Guy Bärtschi, Genève
Série des sept paysages des sept péchés capitaux de Bruegel : Ira - Desidia - Superbia - Avaritia - Gula - Invidia – Luxuria, d'après les dessins "Les sept péchés capitaux" de Pieter Bruegel 1559, 2011
encre sépia sur papier, 41 x 23 cm
Coll. de l'artiste avec la courtoisie de la Galerie Guy Bärtschi, Genève
Ensemble des dessins conçus pour la réalisation de l'œuvre vidéo "Les sept péchés capitaux" d'après les dessins "Les Sept Péchés capitaux" de Pieter Bruegel 1559, 2011
encre sépia sur papier, 41 x 23 cm
Coll. de l'artiste avec la courtoisie de la Galerie Guy Bärtschi, Genève

Samuel ROUSSEAU (France – Marseille, 1971)

Brave Old New World, 2011
Projection HD sur écran en bas-relief, 270 x 340 x 5 cm
Collection de l'artiste, avec la courtoisie de la Galerie Aeroplastics Contemporary, Bruxelles

François SCHUITEN (Belgique - Bruxelles, 1956)

La Tour Infinie, esquisse couleur pour la fresque « Babel » à Louvain-la-Neuve, 2009
Acrylique et crayon, 41 x 24,3 cm
Collection de l'artiste
La Tour Infinie, esquisse noir et blanc pour la fresque « Babel » à Louvain-la-Neuve, 2009
Crayon, 37,8 x 22,7 cm
Collection de l'artiste
La Tour Infinie, esquisse noir et blanc pour la fresque

« Babel » à Louvain-la-Neuve, 2009

Crayon, 37,8 x 23 cm.

Collection de l'artiste

Carton prototype de la fresque « La Tour Infinie » à Louvain-la-Neuve, 2009

A servi de base au peintre Alexandre Obolensky pour la peinture murale de la fresque

Crayon, 72 x 43 cm

Collection de l'artiste

Affiche du Festival d'Uzès, représentant le château et la Tour fenestrelle, 2003

Acrylique et crayon, 63 x 44 cm

Collection de l'artiste

Planet of Visions, dessin couleur pour la scénographie de « La Tour de Babel » dans le pavillon de l'exposition universelle d'Hanovre 2000, 2009

Acrylique et crayon, format 58,6 x 41,8 cm

Collection de l'artiste

Planet of Visions, esquisse de la recherche pour la scénographie de « La Tour de Babel » dans le pavillon de l'exposition universelle d'Hanovre 2000, 2009

Acrylique et crayon, 41,7 x 28,8 cm

Collection de l'artiste

Planet of Visions, esquisse de la recherche pour la scénographie de « La Tour de Babel » dans le pavillon de l'exposition universelle d'Hanovre 2000, 2009

Acrylique et crayon, 41,7 x 28,8 cm

Collection de l'artiste

Les souffrances du jeune Kafka,

dessin réalisé pour Le Petit Robert

Impression retravaillée crayon et acrylique, 83,5 x 57 cm

Collection de l'artiste

La page blanche, dessin réalisé pour le livre « La Barbarie » de Jacques Abeilles aux Editions Attila, 2011

Encre de Chine, plume, 61,5 x 43 cm

Collection de l'artiste

Genova, affiche pour le Festival de Rennes

Acrylique, crayon et encre de Chine, 62,5 x 55,3 cm

Collection de l'artiste

La Tour, 5 planches originales, pp. 14, 50, 54, 67, 82, 1985

Encre de Chine, 36 x 50 cm

Collection de l'artiste

Cédric TANGUY, Aivazovski & Co (France - Vannes, 1972)

Portrait de Jérôme Jacobs, 2005

C-Print sur Dibond & Diasec, 75 x 190 cm

avec la courtoisie de la Galerie Aeroplastics Contemporary, Bruxelles

Marjan TEEUWEN (Pays-Bas - Venlo, 1953)

Archief 2, 2007

Inkjet Print sous diasec, 110 x 120 x 3,2 cm

Coll. Art Contemporain Société Générale, Paris La Défense

Archief 3, 2007

Inkjet Print sous diasec, 110 x 117 x 3,2 cm

Coll. Art Contemporain Société Générale, Paris La Défense

Wolfe VON LENKIEWICZ (Royaume-Uni - Dartmoor, 1966)

Babel, 2010

Fusain sur toile, 230 x 180 cm

Ella, Aedan & Darya Casimiro Collection

avec la courtoisie de la Galerie All Visual Arts, Londres

Cave of Treasures / Tatlin, 2011

Crayon sur papier Japon, 95 x 71 cm

Collection privée, avec la courtoisie de la Galerie All Visual Arts, Londres

Heaven is Made of Iron, 2012

Huile sur toile, 102 x 84 cm

Collection privée, avec la courtoisie de la Galerie All Visual Arts, Londres

Janine VON THÜNGEN (Allemagne - Munich, 1964)

The New York Project, 1997 - 2012

100 figures en bronze de 18 à 24 cm sur socle, édition de 6

Collection de l'artiste

Yang YONGLIANG (Chine - Shanghai, 1980)

Greece – 01, 2009

Photographie, 100 x 90 x 7 cm

avec la courtoisie de la Galerie Paris-Beijing

Infinite Landscape, 2011

Vidéo sur support Blu-Ray, 8 mn

avec la courtoisie de la Galerie Paris-Beijing

Artificial Wonderland, 2008

Photographie, 157 x 860 x 7 cm

avec la courtoisie de la Galerie Paris-Beijing

Phantom Landscape III – 02 Forbidden City, 2007

Photographie, 30 x 150 x 7 cm

Coll. Particulière, avec la courtoisie de la Galerie Paris-Beijing

Heavenly City - 09, 2008

Photographie, 150 x 100 x 7 cm

avec la courtoisie de la Galerie Paris-Beijing

Heavenly City - 05, 2008

Photographie, 157 x 100 x 7 cm

Collection Philippe Gilbert

avec la courtoisie de la Galerie Paris-Beijing

Heavenly City - 07, 2008

Photographie, 95 x 200 x 7 cm

Galerie Paris-Beijing

Dépôts de Fondation d'un Temple de Thoutmosis III

Provenance: Soudan, Île de Saï

Terres cuites, 1479-1425 avant Jésus-Christ

Palais des Beaux-Arts de Lille

Caspar Gottlieb Lauffer (Nuremberg, actif vers 1700 - 1745)

Prise de Lille en octobre 1708 par Eugène de Savoie, reddition de la citadelle en décembre.

Palais des Beaux-Arts de Lille / Ancienne collection Van

Hende / N°541, Legs Van Hende

IMAGES DISPONIBLES POUR LA PRESSE



1. Ryuta AMAE (Japon - Oiso, 1967)
Fiction, 1998
 Centre National des Arts Plastiques, Paris
 © Ryuta Amae / CNAP / photo : Galerie Michel Rein



3. Jake and Dinos Chapman
No Woman No Cry, 2009
 Avec la courtoisie des artistes
 et du White Cube, Londres
 © Jake and Dinos Chapman / White Cube



5. Stéphane Couturier
Série Melting Point, Tour Granite - La Défense, 2008
 Collection Art Contemporain Société Générale, Paris
 La Défense
 © Stéphane Couturier / Collection Société Générale



7. Jakob Gautel
La Tour (Tour de Babel), 2006-2012
 Collection de l'artiste
 © Jakob Gautel / DR



9. Florian Joye
Bawadi de la série « Desert Gate », 2006, éd. 5/6
 Collection de l'artiste
 © Florian Joye / DR



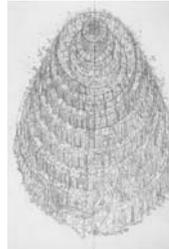
11. Jean-François Rauzier
Versailles, 2009
 avec la courtoisie de L'Art en direct, Paris,
 Boulogne-Billancourt
 © Jean-François Rauzier / L'Art en direct



13. Du Zhenjun
Independence of the Country Super tower, 2010
 Galerie RX, Paris
 © Du Zhenjun / Galerie RX, Paris



2. Denis Bajram
UW1 - Universal War One, tome 5 - ex-libris, 2005
 Collection particulière
 © Denis Bajram / DR



4. Claude Courtecuisse
Babel axonométrique, 2011
 Collection de l'artiste
 © Claude Courtecuisse / DR



6. Eric De Ville
La Tour de Bruxelles - 08/2008 - 4
 Collection de l'artiste
 © Eric de Ville / DR



8. John Isaacs
The Architecture of Aspiration, 2003
 Collection particulière, Allemagne
 Avec la courtoisie de la Galerie
 Aeroplastics Contemporary, Bruxelles
 © John Isaacs / Aeroplastics
 Contemporary, Bruxelles



10. Anselm Kiefer
The Fertile Crescent, 2009
 ESSL Museum, Vienne
 Avec la courtoisie de la Galerie
 Thaddaeus Ropac, Paris-Salzburg
 © ESSL Museum / Galerie Thaddaeus
 Ropac, Paris - Salzburg



12. Yang Yongliang
Heavenly City - 05, 2008
 Collection Philippe Gilbert
 Avec la courtoisie de la Galerie Paris-
 Beijing
 © Yang Yongliang / Collection
 Philippe Gilbert / Galerie Paris-
 Beijing

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

Exposition « Fables du paysage flamand au XVIe siècle - Bosch, Bles, Brueghel, Bril »

Le Palais des Beaux-Arts de Lille organise une exposition d'envergure internationale intitulée « **Fables du paysage flamand au XVIe siècle - Bosch, Bles, Brueghel, Bril** », introduite par une présentation contemporaine du thème de Babel, du 6 octobre 2012 au 14 janvier 2013. A travers une centaine d'œuvres, l'exposition révélera le caractère merveilleux et fantastique de ces paysages qui suscitent aujourd'hui encore fascination, effroi ou questionnement.

A l'aube du courant maniériste, le paysage s'impose comme le véritable sujet de la peinture, devant la figure ou le récit biblique, relégués au second plan par la volonté de montrer l'invisible, de produire une impression d'infini. Les artistes flamands inventent une nouvelle manière de peindre, attachante et inventive, aux frontières du réel et de l'imaginaire. La nature devient le lieu d'accueil de mythes et de fables sacrées et profanes. Dans ces mondes hybrides se dessine pour le spectateur un chemin de vie ; le paysage flamand est le support d'une expérience visuelle et méditative qui pousse le spectateur à s'engager dans une réflexion, il devient le lieu de passage entre la réalité sensible et le monde spirituel.

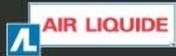
Dans ces images où se mêlent la foi chrétienne et les superstitions populaires, où se rencontrent le Beau et le bizarre, le merveilleux et le monstrueux, la nature s'écrit dans un langage symbolique dont nous ne détenons plus tous les codes, et nous conduit vers des espaces qui nous dépassent, cosmiques, légendaires et infinis.

Conçus comme des compositions monumentales en dépit de leur taille, les tableaux de l'exposition « Les fables du paysage flamand au XVIe siècle - Bosch, Bles, Brueghel, Bril » reproduisent à l'échelle du microcosme l'incessant travail des forces du monde.

Ces œuvres, signées par des maîtres immenses tels que **Bosch**, les **Brueghel**, **Met de Bles**, **Bril** ou **Patinir**, mais aussi par des artistes moins connus mais néanmoins brillants comme **Jan Mandijn**, ou **Kerstiaen de Keuninck**, perdurent dans le monde moderne, et n'ont jamais cessé de produire du sens. Elles peuvent être essentielles pour appréhender le monde qui nous entoure.

Œuvres en provenance de collections et grands musées français (Douai, Paris, Lyon, Strasbourg, Valenciennes...) et internationaux (Anvers, Bruges, Bruxelles, Florence, Gand, Londres, Madrid, Rome, Rotterdam, Vienne...).

Crédit du Nord 



aveniR PUBLIC
www.avenirpublic.fr



PLACE DE LA RÉPUBLIQUE • LILLE • FRANCE

www.pba-lille.fr +33 (0)3 20 06 78 00

Ville de Lille 